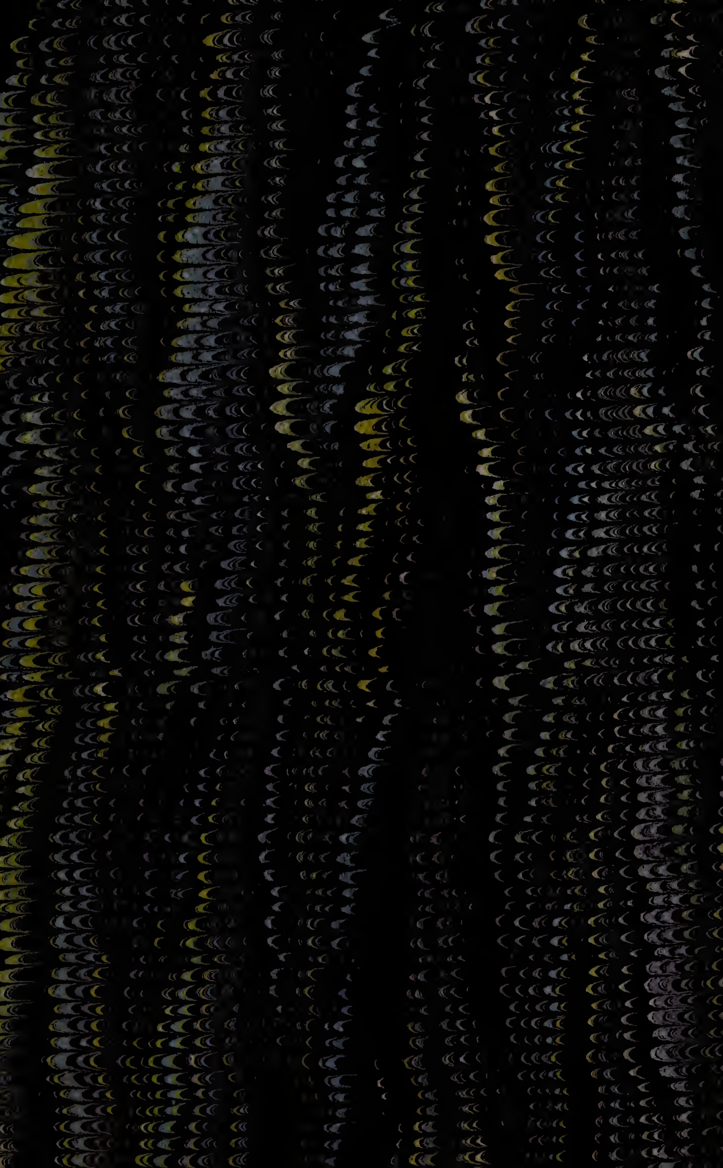

QVAND
MÊME!



3 vol.

autre éd. en 62 chez Calmann-Lévy.

une 1ère éd. en 1846 ??

LA ROBE DE DÉJANIRE.

Bruxelles. — Imp. de E. Guyot, succ. de Stapleaux,
rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION MELINE.

LA ROBE
DE DÉJANIRE

PAR

NADAR.

1



BRUXELLES,
MELINE, CANS ET COMP[e], ÉDITEURS.

1857

I

LE PETIT HÔTEL DE NORMANDIE.

C'est un pauvre et triste quartier que le quartier Saint-Jacques. Il est abandonné depuis longtemps des maçons et des badigeonneurs que ses frères, plus brillants, ont accaparés. Il est pourtant l'aîné, lui, ce pauvre quartier Saint-Jacques, qui n'a pour tout héritage que sa misère : majorat inaliénable, hélas !

On ne sait pas toujours ici quand il fait beau au ciel. Les maisons sont noires, ventrues et menaçantes. On craint à chaque pas de voir se

rompre le fil qui les retient. Les boutiques sont petites, obscures, basses comme des tanières, mal approvisionnées. Aux fenêtres appendent des linges de couleurs et d'usages inappréciables.

Dans ces maisons habite une population étrange ; sous des haillons affreux et sordides, dans des espaces restreints, au milieu d'une atmosphère viciée et homicide, grouillent et s'agitent toutes les industries du dernier ordre.

Quelques pas encore, et nous voici à la place Maubert. L'aspect devient plus triste et plus sombre à chaque instant. Le ruisseau déroule lentement son ruban bourbeux et terne que vient parfois teindre de rouge, de violet, l'eau écumeuse de quelque manufacture. Le ruisseau, c'est la rue : aux moindres pluies, il l'envahit et la couvre tout entière. A peine sorti de ses langes, le gamin court au ruisseau et s'y trempe ; mais le nouveau Styx ne fait que de tristes Achilles, pâles de fièvre lente, hâves, noués et rachitiques.

Les maisons sont entrecoupées, de deux en deux, par les barreaux rouges du marchand de

vin : sentines ignobles, hideuses étapes, où, machinalement, presque sans désir, poussé par une longue et inexplicable habitude, le pauvre vient, pour un verre de poison bleu ou violet, abandonner le dernier décime de sa bourse, renoncer au dernier recours en grâce de sa santé. Mais peu lui importe! ne voyez-vous pas d'ici les mille fenêtres obscures de cette grande et sombre demeure? C'est l'Hôtel-Dieu. Les cloches lancent dans les airs leurs sourdes et profondes volées : Notre-Dame, la vierge des douleurs, prie pour les malheureux qui souffrent, et lève au ciel ses deux bras suppliants. L'Espérance, elle aussi, habite ces deux grands temples de la Foi et de la Charité.

C'est dans une des misérables rues de ce pauvre quartier que j'ai à vous conduire, madame. Cette rue, la voici. N'en cherchez pas le nom sur son écriteau absent : la police municipale n'est pas faite pour les croquants de pareil endroit. Elle se nomme la rue Saint-Jean-de-Beauvais.

J'en aurais pour longtemps s'il me fallait vous dire tout ce qu'a vu cette rue que les historiens

de la vieille Lutèce n'ont pas oubliée. Elle est plus propre, mieux émondée que ses voisines, grâce à la position qu'elle a prise. Un peu plus, elle serait taillée à pic dans la montagne Sainte-Geneviève. Ses pavés s'épaulent les uns les autres et lui font la courte échelle pour grimper péniblement jusqu'au Panthéon. Ne montons pas si haut; c'est ici que nous nous arrêtons.

Le logis est de piètre apparence. Trois étages et demi, avec deux fenêtres à la façade. Au-dessus de la porte bâtarde par laquelle nous entrons est un modeste écriteau où vous pouvez lire encore assez distinctement en caractères noirs, à demi effacés, sur un fond d'ocre jaune :

PETIT HOTÈLE DE NORMENDIE

TENUT PAR

GUEROULT.

Entrez avec moi dans ce couloir, et avançons dans l'obscurité. Cette petite porte vitrée que nous laissons à notre droite donne dans la salle commune de l'hôtel; capharnaüm enfumé, qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger, d'al-

côve, et d'observatoire au portier-propriétaire. Encore deux pas : nous voici à l'escalier. Prenez garde ! J'ai senti basculer sous mon pied la première marche. Donnez-moi la main et montez.

Ne cherchez pas un appui contre le mur ou le pivot de l'escalier. Ici les pierres suent, les murs transpirent; une main gantée ne serait pas respectée. Montons toujours. Montons encore, et retenez-vous bien à moi, car la montée est rude.

Voici deux portes, n°s 6 et 7; c'est au n° 9. Nous sommes arrivés.

C'est bien là. Les planches de la porte sont largement disjointes : Regardez...

Une chambre large de trois mètres, longue de cinq, mansardée dans un angle de quarante-cinq degrés. La pluie, pénétrant la toiture, a marbré çà et là le plafond de larges taches couleur de rouille, qui s'étalent par couches, affectant les formes les plus capricieuses, formant des nuages, des figures fantastiques qu'un fusain contemplatif et rêveur a parfois complétées; on dirait le premier plan lavé d'un élève d'ar-

chitecture. Les murailles, veinées de fissures et de gerçures, criblées de plaies anciennes et nouvelles, noircies de croquis incomplets, de notes, d'hémistiches, portent encore par endroits à leur base des langues recroquevillées de papier à six sous le rouleau.

Le carrelage fêlé et décimé du parquet est enfoui sous une épaise couche de terre apportée sous les semelles des habitants de la mansarde. Le balai n'a que faire ici depuis longtemps ; c'est presque une charrue qu'il faudrait, et je ne répondrais pas que les six ou huit marrons d'Inde, apportés d'une promenade à Auteuil, il y a quelques six mois, et qui ont germé dans cet humus accidentel, ne lançassent bientôt en l'air des branches feuillues. Les premières pousses ont déjà déchiré l'enveloppe du fruit.

Il y a un lit maintenant, c'est-à-dire une abominable couchette en bois peint, vrillée comme un crible par d'odieux insectes domestiques et surmontée d'une paillasse qui ne contient plus qu'une poussière pénétrante, et d'un matelas de deux pouces d'épaisseur. De plus des draps

noircis par la cendre de pipe et les bottes des amateurs de méridienne. Enfin, une couverture de laine râpée, rapiécée, brûlée en maint endroit, à jour comme une toile d'emballage, et un traversin, fourreau sans lame.

Sur le pied de la couchette, un monceau de vêtements en désordre, de pantalons frangés, de blouses incomplètes, de redingotes fourbues.

A côté du lit, adossée au mur complaisant, une table invalide, zébrée de coups de canif et de taches, chargée de livres dont chaque page est en deux volumes, de cornets à tabac vidés, de pipes de terre et d'une foule d'objets sans nom. Deux chaises à demi dépaillées, encombrées encore de vêtements et de livres. L'une d'elles surtout est surmontée d'une pyramide confuse, sur le sommet de laquelle est juché témérairement un chandelier de cuivre portant une capricieuse perruque de stalactites graisseux.

Dans un coin de la chambre, gît un coffre aux angles meurtris, encombré comme tout le reste.

Enfin, sur un poêle de tôle rongé de rouille,

un pot à l'eau largement ébréché plonge ses hanches dans une cuvette dont les nombreuses fêlures, suturées en fil d'archal, attestent l'habileté de l'artiste piémontais.

Tout cela s'appelle un cabinet garni dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais, et se loue huit francs par mois pour une personne seule.

Celui-ci est payé dix francs, parce que le nombre de ses locataires n'a jamais été positivement limité.

Pour le moment, ils sont quatre; mais l'un compte à peine, il est arrivé de la veille; tous quatre jeunes, d'intelligence à peu près égale; tous quatre entrant dans la vie par la même porte, ouverte à deux battants pour eux comme pour tant d'autres, par la porte de la famine; tous quatre enfin doués heureusement de caractères si dépareillés, de natures si différentes, que les angles saillants et rentrants de chacune de ces individualités s'adaptent dans une harmonie et un ensemble parfaits. Comme au jeu de casse-tête chinois, toutes ces irrégularités multiples, ces découpures personnelles, hérissées et aiguës, s'emboîtent, s'accouplent dans

un parfait accord pour tendre ensemble vers un seul et même but : vivre. Mais le moindre incident peut déranger les pièces, et adieu la partie !

Deux d'entre eux, à demi vêtus, fument, accroupis sur ce que nous avons appelé le lit. Une forme humaine se dessine sous la couverture que vous savez : c'est le troisième qui dort. Le dernier est étendu sur le dos, les bras repliés sous la tête, à côté d'eux, et a accaparé dans cette position la plus grande part de l'étroite surface. Ce dernier se nomme Dufrény ; son parrain avait eu la bizarre fantaisie de le baptiser du prénom d'Éleuthère.

Éleuthère Dufrény était depuis un an élève peintre dans l'atelier R... Ses parents, fort pauvres, et habitant la province, n'avaient pas voulu contrarier sa violente inclination pour la peinture. Ils lui faisaient, en se saignant aux quatre membres, les dignes vieillards, une petite rente irrégulière de quatre-vingts à cent francs par mois, qu'Éleuthère mettait religieusement en commun avec ses cohabitants, et qui formait le fonds le plus clair du revenu so-

cial. Éleuthère espérait, grâce à ses bonnes dispositions et à son travail, que sa commune voterait bientôt un secours annuel qui lui permît de continuer ses études à Paris, et d'attendre le prix de Rome. Selon toutes probabilités, il ne pouvait manquer de voir se réaliser pour lui ce rêve de tous les jeunes artistes. Il avait toute l'intelligence et tout le zèle nécessaire, et, n'eût été sa passion démesurée pour l'école peu académique de Rubens, il eût été bien près d'atteindre son but.

C'était un garçon de dix-neuf ans à peine, joufflu et rosé, et d'une insouciance miraculeuse. Il était l'homme de ressources du phalanstère, allait aux provisions, armait en course lorsque l'avenir du dîner était couvert de nuages à l'horizon, et dans les autres occasions de cette importance. Le dîner des habitants de la mansarde était justement hypothéqué sur la Providence ce jour-là. Pourtant il était bientôt trois heures de l'après-midi ; on en avait été réduit le matin à déjeuner de souvenirs, et Éleuthère ne bougeait pas, et Éleuthère restait étendu sur son dos, inactif, dans une

espèce de contemplation extatique et muette.

C'est qu'Éleuthère avait eu recours à son dernier expédient pour subvenir au dîner de la veille ; c'est qu'il avait renoncé au plus mince espoir ; c'est qu'il avait retourné le fond de son sac, et qu'il n'y avait pas vu l'ombre d'une ressource. Comme César, si ce n'est qu'il ne se voilait pas la face, n'ayant pas la moindre toge à cet effet, il restait immobile et attendait...

De temps en temps il tressaillait, se frappait le front brusquement.

— Qu'as-tu donc, Éleuthère? lui dit Claudien Forget, l'un des fumeurs.

— Quel homme ! messieurs, quel homme que cet Homère !

— Il devient fou, dit à Claudien le troisième habitant de la mansarde, Félix Beauplaisir de Simons, le *marquis,* comme l'appelait Éleuthère.

La physionomie de ce jeune homme était remarquable de distinction et de finesse, et sa barbe blonde commençait à se dessiner élégamment. Il était plus âgé que les trois autres, et il avait pour chemise une manière de sarrau

bleu dont une manche absente laissait voir son bras nu et blanc.

Éleuthère jeta sur l'interrupteur un regard froid et dédaigneux.

— Comme tu comprenais bien un banquet, divin Homère, prince des poëtes, toi à qui sept villes se disputèrent l'honneur d'avoir donné le jour! Oh! que n'étais-je de ton temps! Que n'assistais-je à ces larges festins où douze bœufs tout entiers rôtissaient dans leur graisse odorante, au-dessus des charbons ardents! Eumée, bon et fidèle serviteur d'Ulysse, que n'ai-je en ce moment ces deux jeunes chevreaux aux chairs grasses et saignantes que tu fis griller au retour de ton maître devant ton respectable foyer! O victuailles!... Ah! messieurs, que Katcomb et M. Victor Hugo sont petits à côté de ce géant-là!...

Beauplaisir et Claudien poussèrent un éclat de rire.

Éleuthère retomba dans sa gastronomique extase.

Mais cette boutade était terrible. Elle venait de réveiller un appétit féroce au fond des es-

tomacs de la mansarde; le lion rugissait dans son antre.

La question du dîner fut de nouveau mise à l'ordre du jour, et mille propositions inexécutables furent présentées et rejetées. Nos trois ventres affamés se lancèrent dans une laborieuse collaboration à la recherche de l'inconnu. Ce fut en vain : les ressources éventuelles sur lesquelles ils vivaient depuis trop longtemps étaient épuisées jusqu'à la dernière.

— Dire encore, s'écria Claudien avec désespoir, que nous avons une bouche de plus !

— Dis donc, Beauplaisir, il appelle ça une bouche, dit Éleuthère en soulevant la couverture et en découvrant la tête de l'homme endormi.

Eh ! monsieur ! fit-il en s'adressant à celui-ci.

Cette tête, d'un dessin remarquable, mais horrible de maigreur, était hérissée de barbe et de cheveux qui la couvraient entièrement, et cédaient tout juste assez d'espace pour placer le nez et les yeux et en faire une tête humaine.

L'homme paraissait profondément endormi.

Pourtant, lorsque sa figure fut ainsi brusquement exposée à la lumière, ses paupières frissonnèrent imperceptiblement, et ses lèvres écartées se rapprochèrent.

Dufrény laissa retomber la couverture.

— Où diable as-tu trouvé ça ? demanda Beauplaisir.

— Au fait, reprit Claudien, tu nous amènes à deux heures du matin cet homme que nous ne connaissons pas, et que tu n'as pas l'air de connaître davantage. Qu'est-ce que c'est que cet individu-là ?

— Ma foi, c'est bien simple, dit nonchalamment Éleuthère. Vous savez que je suis sorti hier vers trois heures pour aller dîner chez le petit peintre. Il n'était pas chez lui. Je me dis : Bon, il va rentrer. J'y retourne quatre fois à une demi-heure d'intervalle, sans être plus heureux. Alors j'y renonce et je rentre ici me coucher, parce que qui dort dîne... En revenant par la rue Montmartre, je vois un grand diable qui marchait lentement, lentement ; il mettait deux minutes pour faire un pas. Je l'examine, et je vois tout de suite à son costume qu'il ne

jouit pas même de ce qu'on appelle une honnête aisance. Il s'arrêtait à chaque boutique, et il resta plus d'une heure devant les carreaux d'un épicier à regarder fabriquer du chocolat. Je n'avais rien de mieux à faire ; je m'amuse à l'observer. Au bout de quelques instants il entre chez un boulanger. Je le regardais à travers les vitres : il tire un sou de sa poche et le met sur le comptoir, sans le regarder, en homme bien convaincu qu'il n'a pas à se tromper de pièce, et qu'il n'y a pas de monnaie à lui rendre. Il prend un petit pain de seigle qu'il fourre dans la poche de sa redingote, puis il sort. Je me remets en marche derrière lui. De temps en temps il glissait sa main dans la précieuse poche, y rompait un petit morceau de son pain de seigle et le portait à sa bouche en l'escamotant de son mieux sous ses doigts. Un homme qui mange un pain de seigle, dans la rue, entre cinq et six heures... je connais ça ! Le petit pain de seigle m'intéresse. Mon homme continue à flâner, moi sur ses talons, dans un tas de petites rues. Nous arrivons au cloître Saint-Honoré. Il y avait un feu de paille, et cinq ou six amateurs

regardaient les galopins qui s'amusaient à sauter dedans. L'homme au pain de seigle s'arrête et regarde aussi. J'en fais autant, et je me mets à côté de lui pour entamer la conversation.

— Bavard! dit Beauplaisir.

— Enfin, c'était mon idée : je voulais lui parler. On causait de choses et d'autres autour du feu... J'adresse un mot à mon individu, qui me regarde fixement, me salue, et me répond assez froidement. Je recommence une seconde fois, une troisième : je n'en puis tirer qu'un « oui, monsieur, » très-sec, et puis plus rien. Je ne me décourage pas. Enfin, j'obtiens une phrase entière. Ça marchait!

— Après, après?

— Attends donc; le feu de paille brûlait toujours. Deux sergents de ville arrivent, font sauver les gamins et éteindre le feu. Chacun s'en va de son côté. Je me hasarde à demander à mon inconnu s'il demeure près de là... Il me dit que non, et ce chapitre en reste là. Nous arrivons sur les quais. Vous demeurez peut-être

de l'autre côté de l'eau, monsieur, lui dis-je; dans le quartier latin, peut-être?

— Non, monsieur.

C'est bon. Nous allons en nous promenant jusqu'au Pont-Royal. Il faisait un clair de lune magnifique. J'arrache quelques confidences. C'est un poëte; il est de Saint-Étienne, et il est à Paris depuis un an. Il espère trouver un éditeur pour son premier volume de poésies.

— Magnifique! dit Beauplaisir.

— Pauvre diable! dit Claudien Forget.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de si singulier là dedans? demanda naïvement Dufrény; je suis sûr qu'il a beaucoup de talent, moi.

— Ça le nourrira, fit Beauplaisir en haussant les épaules.

— Finis donc ton histoire, dit Forget.

— Voilà. Nous nous promenions toujours; nous remontons jusqu'au Pont-Royal, puis nous revenons vers le Pont-Neuf. Je pensais que nous allions nous quitter là : pas du tout, nous poussons jusqu'au Pont-Royal une seconde fois. Huit heures sonnent, puis neuf heures, puis dix, puis onze... Nous marchions très-lente-

ment. De temps en temps, nous nous arrêtions; mon individu s'adossait sur le parapet, et la conversation allait son train. Voilà que l'horloge de l'Institut sonne onze heures et demie, trois quarts, minuit... Le poëte avait l'air d'être brisé de fatigue; ses genoux pliaient presque sous lui, et pourtant il ne parlait pas de rentrer. Je soupçonne quelque chose, et j'amène la conversation, du diable si je sais comment! sur Paul de Kock; nous tombons en plein dans les portiers. Moi, lui dis-je, j'habite une maison fort commode; la porte est ouverte toute la nuit. Mais si vous avez un portier quelque peu gênant, il est bientôt temps de rentrer.

— Bah! dit-il avec une assurance de contrebande, il n'est pas encore minuit.

— Une heure, vous voulez dire.

— Allons donc, répondit-il en jouant l'homme effrayé.

— Mais, oui.

— Diable! c'est bien désagréable!...

C'était le moment:

— Écoutez, lui dis-je, entre jeunes gens, on ne se gêne pas. Mes amis, avec qui je demeure

(je lui avais parlé de vous), vous recevront on ne peut mieux. Venez finir la nuit à la maison.

Il se fait un peu tirer l'oreille, le finaud! Enfin je le décide, et voilà.

— Il ne s'était pas couché depuis quarante-huit heures au moins, dit Beauplaisir, car il n'a fait qu'un somme depuis hier, et quatre heures vont sonner.

— Chut! dit Claudien, il se réveille.

L'étranger s'était dressé sur son séant, et il se frottait les yeux.

— Eh bien, monsieur, dit Éleuthère, avez-vous bien dormi?

— Très-bien, monsieur, je vous remercie.

Mille pardons, messieurs, de vous avoir dérangés comme cela.

— Allons donc, dirent en même temps Claudien et Éleuthère.

Le nouveau venu s'habilla.

— Il y a une petite difficulté si vous voulez vous laver, dit officieusement Eleuthère, c'est que nous n'avons qu'une serviette assez peu catholique, et qu'il n'y a plus d'eau dans le pot.

— Merci bien, monsieur, je puis m'en passer.

Et il continua à s'habiller.

— A propos, monsieur notre ami, dit Éleuthère, comment vous appelez-vous?

— Pierre Grouard, répondit l'étranger.

Les trois habitants de la mansarde le regardaient avec étonnement.

Pierre Grouard pouvait avoir en hauteur cinq pieds six à sept pouces, mais ses épaules étaient extraordinairement resserrées contre sa poitrine étroite : les omoplates se joignaient. Sa maigreur était prodigieuse. Ses côtes dessinèrent des stries sur sa chemise, quand la ceinture du pantalon en arrêta les plis. Ses hanches étaient plus larges que sa poitrine. Pour une femme habillée, il eût eu ce qu'on est convenu d'appeler une jolie taille. Ses pieds, d'une longueur exagérée, se glissèrent difficultueusement dans des bottes assez fines, surtout de semelles. Son pantalon s'adaptait intimement sur ses longues et maigres jambes. Il disposa autour de son cou, avec un art remarquable, une cravate longue, dite de soie, noire et à dessins brochés de même couleur, de manière à

dissimuler la fraicheur équivoque de sa chemise et à couvrir entièrement l'espace produit par l'échancrure de sa redingote noire et étriquée, qu'il boutonna avec soin.

Dufrény contemplait cette prodigieuse maigreur avec un intérêt d'artiste. Son imagination fit un bizarre rapprochement entre le poëte étique et certaines esquisses de Rubens, et il ne put s'empêcher de sourire en comparant dans sa pensée ce long corps grêle, si étroitement serré dans son enveloppe, à un parapluie dans son fourreau.

M. Pierre Grouard termina sa toilette par une dernière opération. Il secoua ses cheveux, entre lesquels il passa ses doigts décharnés, et rafraîchit avec sa manche le lustre défunt de son chapeau, de forme très-basse et à bords exagérés dans leur largeur ; puis il posa délicatement ce meuble extraordinaire sur la haute futaie de ses cheveux. Cela fait, il glissa, non sans difficulté, ses deux mains dans les poches de son étroit pantalon, et demanda un peu de tabac pour charger sa pipe.

Il n'y avait plus de tabac...

Ce fut un cri général de douloureux étonnement.

— Attendez donc ! dit Éleuthère ; je vais aller chez mon marchand de tabac de la rue Saint-Jacques. Je suis très-bien avec la *tabatière ;* si c'est elle qui est au comptoir, nous sommes sauvés.

Et en un clin d'œil, il eut fourré ses pieds nus dans une paire de souliers lacés, d'une intégrité plus que douteuse, et passé ses jambes dans un patalon garance, garni de son charivari de cuir, et de beaucoup trop long pour lui, qui retomba sur ses pieds, se fronçant par le bas en anneaux entassés comme certaines colonnes égyptiennes.

Le reste de son costume se composait d'une blouse-redingote dite *polonaise,* ouverte par devant, et diaprée de taches multicolores qui s'unissaient dans un ton général sale et terne.

Ses cheveux châtains, de longueur presque décente, étaient à peu près peignés ; il ne daigna pas leur donner plus de temps, et s'élança dans l'escalier.

Au bout d'une minute il rentra dans la

chambre, la respiration haletante de son ascension précipitée.

— Une lettre pour monsieur Claudien Forget, de Moulins; quatorze sous; le port est payé. Voilà ce que les botanistes appellent un citoyen délicat!

Claudien ouvrit précipitamment la lettre : un papier en tomba.

— Messieurs, dit-il, après avoir lu les premières lignes, je vous invite à un splendide repas! Éleuthère, cours vite à la poste, voici un mandat de cinquante francs... Dépêche-toi... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard!...

Éleuthère fit un saut de joie et se cogna vigoureusement la tête au plafond.

Il saisit le papier sauveur, et il allait se précipiter dehors... Tout à coup il s'arrêta brusquement...

Quatre heures sonnaient à la Sorbonne : les bureaux de la poste étaient fermés.

II

L'ASPHYXIE.

Éleuthère poussa un gémissement lamentable :

— Dire, s'écria-t-il, que nous nous passerons de dîner aujourd'hui ayant cinquante francs dans notre poche, tandis que nous avons tant de fois dîné n'ayant rien du tout !

Il dînèrent pourtant.

Sur l'avis de Beauplaisir, un conseil fut de nouveau tenu, dans lequel, après ample discussion, on s'arrêta au seul parti qu'il y eût à

prendre. L'homme de ressources, Éleuthère, fut député chez le propriétaire de l'hôtel, qui, sur la consignation du mandat, lui délivra quatre pièces de cinq francs, toute sa fortune en numéraire. On devait aller le lendemain toucher ensemble le mandat.

Éleuthère remonta triomphant, portant entre ses bras deux pains de quatre livres frais et dorés, des échantillons de porc salé accommodé de mille manières, une boutique de charcutier en miniature, et trois énormes bouteilles, contenant chacune un litre de vin.

A peine prit-il le temps de se décharger de son lourd et embarrassant fardeau. En un clin d'œil, le pain était rompu, les comestibles étaient mis au jour et dépecés sur les papiers qui leur avaient servi d'enveloppe, les bouteilles circulaient gaiement, il eût été trop long de chercher dans le désordre l'unique verre de l'établissement, et, se vengeant de leur abstinence forcée, les convives affamés ne faisaient qu'une bouchée de trois morceaux.

Le repas fut joyeux, et il ne pouvait en être autrement. Les trois bouteilles, caressées en

ronde, animèrent la conversation, et délièrent les langues.

Le nouveau venu, Pierre Grouard lui-même, dont l'abord était sérieux et froid, et chez lequel tout épanchement paraissait difficile à provoquer, Pierre Grouard, animé par l'entrain de ses compagnons, et largement influencé par les trois précieuses bouteilles, se laissa aller à la gaieté bruyante de la conversation. Son caractère, au fond, n'était pas aussi sombre que sa physionomie, et démentait son extérieur grave et presque rétif. Il n'affectait une sorte de dignité et de froideur que pour cacher une plaie profonde, incurable, qui le tourmentait sans relâche, sa gaucherie naturelle. Son grand corps maigre, sa physionomie étrange, son allure déhanchée et anguleuse, ses longs pieds, ses longues mains, tout cela l'embarrassait. Il n'eût pourtant voulu troquer ce physique malencontreux contre aucun autre, car il se trouvait on ne peut plus à son gré, et, en s'étudiant, il se dénichait des beautés auxquelles certes personne ne se serait avisé de songer.

C'est ainsi que, sous le prétexte que ses doigts

osseux et décharnés, aux articulations en bourrelets, étaient démesurément longs de maigreur, il s'était ingéré, et de bonne foi, la prétention extraordinaire d'avoir de jolies mains; et le malheureux affectait de les étaler à chaque instant, le plus gracieusement possible, sans rougir le moins du monde de son énormité.

Mais ces perfections secrètes qui ne se révélaient qu'à lui seul étaient plus qu'apocryphes pour tout le monde, et Pierre Grouard le savait bien. Il n'ignorait pas, qu'auprès de la majorité des *crétins,* comme il disait, il ne serait jamais choisi comme modèle académique, et comme il craignait par-dessus tout le ridicule, il se drapait de son mieux pour l'éloigner dans une nature d'emprunt, liqueur éventée sous une orgueilleuse étiquette. Ce physique bizarre et malvenu, il le caressait avec amour, il en exagérait encore certains côtés absurdes, comme pour braver ouvertement l'opinion et la fouler aux pieds, tandis que ce dédain affecté, sa susceptibilité extrême et toute sa manière d'agir prouvaient que l'opinion était tout pour lui. C'était surtout en présence d'une femme que Pierre

Grouard se hérissait de toute cette pauvreté d'esprit; il était alors plus majestueusement sombre que jamais. Il enflait ses notes de basse-taille, jouait la distraction contemplative, rejetait en arrière toutes les deux minutes, par un mouvement du cou, son épaisse chevelure. Bien que craignant plus que personne la moindre douleur, il serait resté deux heures assis sur une pelote d'aiguilles oubliée sur son siége, plutôt que de déranger une attitude qu'il jugeait noble et digne. Il craignait ce regard fin, cette pénétration perspicace que possèdent toutes les femmes et qui leur tient si souvent lieu d'intelligence, d'esprit et même de cœur. Grouard avait surtout peur des femmes. Sa gaucherie, sa timidité, plus encore que l'extraordinaire de sa physionomie, l'avaient toujours tenu éloigné de leur société, où il était de plus en plus mal à l'aise à mesure qu'il avançait en âge. Aussi feignait-il un superbe dédain tout philosophique pour ce sexe frivole sur lequel il saisissait toute occasion de formuler son opinion nette et bien tranchée. Il était rude et presque grossier avec la femme, qu'à l'exemple de Sganarelle

il dénommait *un étrange animal,* lui, le pauvre garçon, qui aurait donné tous les trésors de son amour vierge en échange d'une caresse ou d'un sourire, et qui frissonnait à l'idée seule d'un baiser. Toujours l'éternelle histoire du renard de la Fontaine!

Grouard était véritablement poëte. Il avait du talent, et son plus grand défaut était une passion exagérée et exclusive pour les poëtes de l'école moderne. Pour Grouard, à peine arrivé de sa province, la grande guerre entre les classiques et les romantiques durait toujours. Il avait en portefeuille plus d'une gracieuse et élégante production, plus d'une pièce énergique et savante, plus d'un de ces beaux vers frappés au coin des maîtres. Mais il n'avait que des vers, et c'est une marchandise dont le débit est difficile.

C'est pourtant sur ses vers qu'il comptait pour vivre, et il n'avait pas d'autres ressources. La carrière dans laquelle il s'était jeté devait lui être rendue plus difficile encore par sa nature si discordante, si incomplète, si faible et si forte à la fois; par son caractère si peu

parisien, ignorant de la vie réelle, malhabile devant les moindres difficultés matérielles, incapable de se tirer du moindre embarras de la vie positive.

Venu à Paris depuis un an, il avait mangé en six mois quelques milliers de francs, son unique et dernière fortune. Cet argent, il l'avait dévoré en un clin d'œil, sans plaisir, sans jouissance, sottement, niaisement, bêtement : en menant en aparté la vie de grand seigneur, en prenant pour lui seul toute une loge d'avant-scène aux premières représentations, en abandonnant à un garcon de restaurant la monnaie d'une pièce d'or quand son dîner lui avait coûté six francs. Quand il s'était vu sans un sou, alors seulement il avait un peu réfléchi, mais il ne s'était pas corrigé, le malheureux. Il avait conservé tous ses grands orgueils, toutes ses immenses petites vanités. Il était destiné à souffrir cruellement. On venait, il y avait trois jours, de le mettre à la porte d'une petite chambre garnie dont le propriétaire lui réclamait depuis deux mois le loyer, et où il avait vécu jusque-là des lambeaux de sa prospérité

passée. Depuis trois jours, il était sur le pavé, lorsque Éleuthère l'avait rencontré.

Il raconta toute son histoire, en faisant toutefois quelques réticences d'amour-propre. En terminant, il annonça sa ferme résolution de faire de la poésie en dépit de tous les obstacles qu'il pourrait rencontrer.

Ses trois hôtes l'avaient écouté silencieusement; Beauplaisir, l'homme sceptique et railleur, qui représentait en petit dans le phalanstère une *persona* double : don Juan et Méphistophélès, Beauplaisir le considérait avec un malicieux sourire. Éleuthère, étendu sur le dos, était absorbé par les égards dus à la bouteille qu'il tenait entre ses bras, et se grisait à vue d'œil.

La physionomie de Claudien s'était assombrie en écoutant cette histoire si lamentablement comique. C'est que Claudien était poëte aussi, et malheureusement ce n'était pas le seul point de ressemblance qu'il eût avec Grouard. Comme Grouard, il avait une imagination féconde, étendue et puissante; mais il n'avait pas encore su prendre le temps de s'essayer. Si cette

distinction ne paraît pas trop arbitraire, des deux intelligences qui complètent tout l'homme d'art, Claudien avait déjà l'intelligence qui comprend : il ne pouvait savoir encore s'il possédait celle qui produit. Il avait foi en lui parce qu'il comprenait sa valeur, et avec cela il en était encore à chercher ce qu'il devait faire. Il perdait en tâtonnements un temps précieux. Il y a des esprits qui ont besoin de se laisser mûrir, et chez lesquels la fleur ne précède point le fruit : il y en a d'autres qui ont besoin de se briser et de se faire par l'exercice, qui n'arrivent au but qu'après s'être lassés dans leurs courses, et ont même quelquefois besoin de se fourvoyer en commençant, pour ne plus hésiter ensuite et aller droit. Claudien était de ceux-ci, qui sont beaucoup moins rares que les premiers. Soit insouciance, soit paresse, Claudien n'avait encore rien fait. Dans ses discussions sur l'art avec Éleuthère, lorsqu'il reprochait au jeune peintre ses exagérations de lignes et son amour exclusif pour l'école flamande, celui-ci ne manquait jamais de lui répondre qu'il valait mieux faire mal que de ne pas faire.

— Essaye donc ton instrument, disait-il, et nous verrons après.

Ce qui terminait d'ordinaire toute dispute, car Claudien ne trouvait rien à répondre.

Éleuthère aimait d'ailleurs profondément Claudien et sympathisait avec lui beaucoup plus qu'avec le caractère froid, railleur et peu expansif de Beauplaisir. Le laisser-aller plein de franchise et de naïve brusquerie du jeune peintre s'accordait on ne peut mieux avec la nature affectueuse et sentimentale de Claudien. Tous deux avaient au même degré la droiture du cœur et la pureté de principes qui n'avaient encore rien perdu de leur honnête fraîcheur. C'était parce qu'Éleuthère avait vu toutes ces qualités dans Claudien, qu'il l'aimait et que, raisonnable parfois, il regrettait d'autant plus de voir son ami gaspiller ses heures et s'abandonner à l'indolence de ses rêves d'avenir.

Ce fut Claudien qui répondit à Grouard, et il se laissa aller presque malgré lui, dans un moment de sentiment profond de la réalité et peut-être de découragement, à disséquer sans pitié les misères des existences poétiques au milieu

de notre société. Par un de ces bizarres caprices de la pensée que la discussion fait naître souvent, il se mit à faire du paradoxe avec lui-même, à attaquer ce qu'il avait si chaleureusement défendu tant de fois. Il fit toucher du doigt au poëte le néant de ses espérances; il prit un à un tous ses rêves et leur arracha brutalement les ailes. Il évoqua tour à tour devant lui les pâles figures des poëtes morts, depuis Chatterton et Gilbert jusqu'à Hégésippe Moreau.

Grouard, anéanti devant ces révélations terribles, courbait la tête sous les paroles tranchantes et glacées de Claudien. Ce qu'il entendait le désolait et le décourageait profondément. Il n'était pourtant pas convaincu.

Peut-être Beauplaisir eut-il pitié de lui. Voyant que Grouard atterré ne trouvait rien à répondre à ses sanglantes prédictions, il dit à Claudien :

— Tu as un peu raison. Mais tu oublies aussi de dire que si M. Grouard avec ses vers a quatorze chances pour mourir à l'hôpital, il en a à peu près une pour être un jour académicien et pair de France, sans le vouloir. Oh! ne vous enorgueillissez pas trop, mon poëte! une sur

quinze ce n'est guère. Mais toi, Claudien, qui n'as rien fait, qui ne fais rien, qui ne feras rien, tes quinze chances te mènent tout droit à une infirmerie militaire. Quant à tous ces pauvres diables dont tu nous faisais tout à l'heure un panégyrique si féroce, par dépit peut-être ou par impuissance, ces poëtes que Grouard plaint d'une compassion toute fraternelle et prévoyante, je les prends en pitié, moi, comme des gens qui ont marché droit et ferme, mais qui se sont trompés de but. Laissez-moi parler, monsieur Grouard, vous n'en finirez jamais. Ce qu'ils ont maudit en mourant, ces jeunes gens candides ou niais, c'est synonyme, ce n'est pas la société telle qu'elle est, c'est la société telle qu'ils la voyaient.

— C'est évident, dit Grouard, qui s'était résigné à charger une seconde pipe.

— Mais elle aime les poëtes, notre société, monsieur Grouard ; elle les appelle, elle les flagorne, parce que leur gloire est un peu la sienne. Elle comprend, elle accepte ces natures d'exception, quant aux talents, dont elle profite. Mais quant aux besoins, elle s'en inquiète

assez peu, il faut bien le dire : qu'ils s'arrangent; elle les a prévenus ! Il faut ajouter en passant, pourtant, que si ces pauvres poëtes travaillaient à emplir leur bourse, elle trouverait vide ce portefeuille dont elle est si fière. Tu prétends, toi, Claudien, qu'ils doivent travailler pour un résultat immédiat, pour manger. Sans doute, bien des faux frères le font, et c'est de cette espèce de race croisée que sortent les écrituriers à la page, les vaudevillistes élégiaques, les poëtes boulangers, cordonniers, et même les poëtes voleurs et assassins.

— Bravo ! bravo! Satané marquis, va ! dit confusément Éleuthère.

— Tu fais donc des vers, toi? dit ironiquement Claudien à Beauplaisir.

— Pas si bête, reprit le *marquis,* et lorsque tu voudras au contraire berner les nigauds qui ont encore ce courage-là, je ferais chorus... j'appellerai même cela de l'humanité.

Trois ou quatre fois déjà, Pierre Grouard avait été sur le point de se lever pour serrer la main de Beauplaisir et le remercier de sa chaleureuse sympathie. Chaque fois il avait été

arrêté par une boutade soudaine de son défenseur. Il finit par ne plus savoir au juste si ce dernier ne se moquait pas, et cette pensée refoula en lui toute tentative d'effusion.

— Décidément, dit Claudien en relevant la conversation, est-ce que l'on alimentera ces messieurs par souscription ? Ou bien veux-tu que l'on construise à leur intention une manière de pendant à l'Hôtel des Invalides?

— Avec leur société comme ils la comprennent, oui ; avec la nôtre, non. L'établissement serait bientôt plein de Claudiens Forgets et de neveux de députés. Ceux qui font de l'art pour l'art, je te le répète, ne peuvent faire que cela ; ils doivent mourir de faim, ils le savent, ils sont avertis, ils vont tout de même. C'est bête, mais c'est respectable. Crois-tu donc, quoi qu'en dise monsieur, dit-il en allongeant ses cinq doigts sur le crâne de Grouard, crois-tu qu'il n'y ait pas là ce qu'il faut pour faire une tenue de livres ou de petits articles esquisses de mœurs, qui le feraient manger, ou à peu près? Oui, mais dès que cet homme-là pourrait vivre, il serait mort.

— Je comprends peu, dit Claudien.

— En es-tu bien sûr? dit Beauplaisir. Moi, vois-tu, tu sais qu'on se dit tout ici, je trouve M. Grouard vingt fois plus habile que toi. Oui, bon Grouard, dit-il en riant, vous arriverez peut-être au moins, vous, a un résultat... posthume, mais qu'est-ce que cela fait? Tandis que toi, tu n'as pas même le mérite de raisonner ta paresse; tu n'as jamais eu seulement le projet arrêté de ne rien faire. L'important en toutes choses, c'est d'avoir un but. Vois un peu tout ce que tu as essayé jusqu'ici : tu t'es destiné tour à tour à l'École Polytechnique et au barreau ; tu as fait de la littérature, de la médecine, de la peinture. Qu'y a-t-il au bout de tout cela? Rien. Tu barbotes stupidement pour te soutenir à peu près sur l'eau sans avoir le courage de nager vers le bord ou de te laisser couler à fond. Ton horoscope est facile à tirer. Tu as reçu une éducation distinguée, et tu es loin d'être un imbécile : avec cela, tu n'aboutiras pas. Tu croupiras toute ta vie en vivant au jour le jour, ou plutôt en ne vivant pas, et en faisant tous les jours de magnifiques projets

de travaux à commencer le lundi de la semaine suivante. Une fois séparé de nous — je t'avertis que nous te laisserons tous ici, tu continueras le phalanstère avec d'autres pauvres diables comme toi. — Tu seras doyen, c'est un titre. — Tu trouveras de temps en temps de petites places aux appointements de six cents francs, que tu garderas deux mois. Tu pourras encore donner des leçons à soixante et quinze centimes le cachet dans des externats d'où l'on te mettra bien vite à la porte pour cause d'inexactitude. Tu auras encore le droit de copier pour les avoués des *rôles* qu'on te payera trois liards la page en seconde main. Tu arriveras ainsi jusqu'à trente-cinq ans, puis tu continueras jusqu'à quarante, et de quarante à quarante-cinq. A cinquante ans, comme tu t'es occupé de peinture, tu seras broyeur chez un marchand de couleurs de la rue de la Verrerie : les arts sont frères, et on t'enterrera dans le corbillard des pauvres.

Le cénacle se tut à ce sinistre pronostic.

Claudien seul sourit d'assez mauvaise grâce, et resta pensif.

Beauplaisir se repentit un instant d'avoir trop bien dit ce qu'il ne pensait que trop.

Éleuthère, à travers sa demi-ivresse, avait à peu près entendu, et, en ce moment, il détestait cordialement Beauplaisir.

— Et toi? lui dit-il.

— Moi, mon petit, j'épouserai cinquante mille francs de rente et un château sur les bords du Loiret : voilà mon caractère.

— Quelle singulière odeur il y a ici! dit tout à coup Grouard.

— C'est vrai, reprit Éleuthère, on dirait qu'il y a le feu dans la rue.

Il courut vers la fenêtre, et se pencha au dehors.

Beauplaisir le retint par les jambes.

— Prends donc garde, dit-il, tu vas tomber. Il est tout à fait gris; il faudrait le coucher.

— Je ne vois rien, dit Éleuthère.

— Silence! dit Claudien en paraissant prêter l'oreille à un bruit éloigné.

Tous se turent.

Un sourd gémissement se fit entendre, et presque en même temps un bruit plus fort et peu

distinct. On eût dit une chaise qui tombait dans la chambre voisine.

— C'est à côté, dit Forget à voix basse ; mais, pourtant, la chambre n'est pas occupée depuis le départ du père Vindex, le modèle.

— Si, dit Éleuthère, il y a depuis hier une petite femme très-gentille avec son enfant.

— Elle se trouve peut-être mal, dit Grouard.

— Je la trouve pourtant fort bien, moi, dit Éleuthère en riant tout seul aux éclats de cette plaisanterie antique.

Un second gémissement se fit entendre : cette fois, il n'y avait plus à douter.

— Viens avec moi, Beauplaisir, dit Claudien.

Et ils s'élancèrent au dehors.

Claudien poussa violemment la porte voisine, qui céda sous l'effort ; il fit un pas pour entrer ; mais un tourbillon de fumée et une vapeur méphitique le firent reculer. Il courut pourtant à travers cette atmosphère épaisse jusqu'à la fenêtre, qu'il ouvrit. Le violent courant d'air qui s'établit chassa les nuages de fumée. Claudien put alors entrevoir, à la lueur d'un réchaud plein de charbons, qui se ravivèrent en petillant, une

femme étendue sur un misérable lit : une autre femme était affaissée au pied du grabat.

— De la lumière, Beauplaisir! s'écria-t-il.

Beauplaisir courut, et revint aussitôt apportant le flambeau de la chambre commune. A peine était-il rentré, qu'une des deux femmes fit un mouvement et entr'ouvrit les yeux.

— Monsieur de Simons! murmura-t-elle avec une espèce d'effroi en apercevant Beauplaisir.

Claudien regarda Beauplaisir avec surprise. Celui-ci devint pâle, et, dans le plus grand trouble, lui remit le flambeau, en lui disant à l'oreille :

— Elle croira s'être trompée... en revenant à elle... Une hallucination... Si elle te parle de moi, tu ne me connais pas, tu ne m'as jamais connu!...

— Quelle est cette femme?... demanda Claudien.

— Je te dirai tout.

Et il sortit précipitamment. Grouard, envoyé par lui, arriva aussitôt.

La curiosité de Claudien était vivement excitée par ce nouvel incident. Chose étrange, les

deux femmes qu'il venait d'arracher à la mort, car elles reprenaient déjà leurs sens, paraissaient ne pas se connaître, et se voir pour la première fois. Leur extérieur indiquait des conditions tout à fait différentes, et bouleversait toutes les conjectures possibles.

L'une, celle qui avait prononcé le nom de Beauplaisir, paraissait avoir vingt ans au plus. Elle était vêtue de noir avec une riche simplicité : sa physionomie, ses gestes, décelaient l'habitude de la haute société.

Claudien avait deviné cela d'un coup d'œil, bien qu'il se trouvât pour la première fois en face d'une femme du grand monde. Il ne pouvait détacher son regard de cette figure pâle d'une admirable beauté, encadrée dans de soyeuses boucles de longs cheveux blonds. Il était à la fois ému et étonné à cette révélation d'un type inconnu.

Le costume de l'autre femme décelait la plus profonde misère. Ses traits réguliers n'avaient qu'une expression ordinaire et commune. Elle tenait entre ses bras un enfant à peine vêtu.

Claudien, par un mouvement instinctif, s'occupa d'abord de la première des deux femmes. Il lui donna des soins avec un empressement plein de douceur tendre et de délicatesse. Elle reprit bientôt ses sens.

Pendant ce temps-là, Grouard, malgré sa gaucherie, avait assez heureusement secondé Claudien auprès de l'autre femme. Claudien lui vint en aide, et bientôt, grâce à lui, l'enfant et la mère furent rappelés à la vie.

Lorsqu'ils furent tout à fait hors de danger, ses yeux rencontrèrent ceux de la femme vêtue de noir qui le regardait avec curiosité et un certain intérêt.

Il y avait effectivement un étrange contraste entre la figure distinguée de Claudien, animée en ce moment d'un sentiment de compassion touchante, et le misérable aspect des haillons qui le couvraient. Le timbre de sa voix, aux modulations d'une exquise douceur, son langage pur et choisi sans être affecté, rendaient cette disparate encore plus singulière.

Au bout d'une demi-heure, Claudien sortit de la chambre, soutenant de son bras la jeune

femme vêtue de noir, qui avait rabattu sur son visage un épais voile de dentelle.

Pierre Grouard, le chandelier à la main, éclairait leur route, et il s'inclina profondément lorsque la jeune dame passa devant lui pour descendre l'escalier.

Éleuthère avait passé sa tête par la porte entre-bâillée. En voyant la toilette de la femme que Claudien avait au bras, il poussa un léger sifflement, et, hochant la tête :

— Excusez ! dit-il.

III

L'ALLÉE DES SOUPIRS.

Le lendemain Éleuthère se leva de bonne heure pour aller à son atelier.

Claudien était depuis longtemps éveillé.

Lorsque Éleuthère fut sorti :

— Descendons, dit-il à Beauplaisir. J'ai à te parler. Nous irons au Luxembourg.

— Pourquoi? dit Beauplaisir; ne sommes-nous pas bien ici?

Claudien fit un signe d'impatience, en montrant Grouard enseveli sous les couvertures.

Beauplaisir se leva sans hésiter. Il alla vers le

coffre dont nous avons parlé, et qui était placé dans un coin de la chambre, près de la porte, et en tira un paquet enveloppé avec soin.

Quelques minutes après, M. Beauplaisir de Simons, ganté de jaune, chaussé de bottes vernies, attendait, un superbe *gibus* à la main, que Claudien eût fini de se chercher une toilette quelconque parmi les vêtements du fonds social. Quand il fut prêt, Beauplaisir tira de sa poche un porte-cigares élégamment brodé, et prit un havane qu'il alluma.

— Tu as donc des cigares, toi? lui dit Claudien.

— Toujours, dit Beauplaisir.

Et il referma son étui sans paraître tenté le moins du monde d'offrir un cigare à Claudien.

Ils descendirent.

A peine eurent-ils dépassé la porte, que Grouard, soulevant la couverture sous laquelle il était couché, montra sa tête hérissée, et chercha d'un œil inquiet sa redingote que Claudien venait d'emporter.

— Il ne se gêne pas, dit-il à haute voix, de me prendre ainsi *mes affaires*.

Il se leva d'assez mauvaise humeur, et, sans prendre le temps de s'habiller, se mit à fureter avec curiosité dans la chambre. Il examina avec soin les livres, les papiers, jusque dans le moindre recoin, ne laissant pas un lambeau qu'il n'eût tourné et retourné. Il tomba sur un carton dans lequel était renfermé un tas de paperasses. Il y avait dans ce carton une foule de plans de drames et de vaudevilles commencés, et mille autres choses assez singulières. On y voyait sur la première page d'un gros cahier d'une entière blancheur, écrit en gros caractères de ronde :

JÉSUS-CHRIST,

Drame épopée en cinq époques et en sept tableaux, en vers et en prose.

Grouard tourna la première page et lut sur la seconde :

ACTE Ier, *Scène* Ire, *Dieu,* seul, puis, *le Chaos.*

Le manuscrit s'arrêtait là.

Sur d'autres petits chiffons de papier de toutes

grandeurs et de toutes formes, il y avait des fragments de poésies, toutes inachevées.

Grouard lut sur l'un d'eux ceci :

Oh ! — lorsque la misère, — avec sa griffe ardente,
Vous mord le cœur, — ainsi que dans l'enfer de Dante,
Lorsque l'or, — ce métal vil . . . .
. . . .

Malgré ses tendances exagérées en faveur de la poésie de l'école moderne, Grouard referma le carton, comme si un serpent l'eût mordu.

Un petit papier plié en quatre était à côté. Grouard, continuant ses investigations, le déplia et lut ce qui suit :

Liste des objets qu'il faut que j'achète.

1° Une table de nuit.
2° Deux sous de pains à cacheter.
3° La Vénus de Milo.
4° Une canne comme celle de Durut.
5° La *Tour de Nesle.*
6° Un paletot-sac, etc., etc.

La liste ne contenait pas moins de cent dix-

huit articles dont les prix variaient de trois cents francs à cinq centimes.

— Je parierais que c'est l'écriture d'Éleuthère, dit Grouard en souriant.

Il mit ensuite la main sur une dernière feuille. Dès les premières lignes, et à la vue de la suscription, il reconnut la lettre que Claudien avait reçue de Moulins la veille, et qui renfermait le bienfaisant mandat ; Grouard hésita un instant, puis, comme il était fort curieux, il se dit que la vie en commun, fraternelle et confiante, si largement pratiquée par ses nouveaux amis, était une belle chose... Et en conséquence il lut ce qui suit :

« Moulins, le...

« Je t'envoie la petite somme supplémentaire que tu m'as demandée.

« Je t'envoie également l'acte mortuaire de ton père, dont tu vas avoir bientôt besoin pour la conscription.

« Dorénavant, quand tu m'écriras, tu mettras pour adresse :

« A M., etc., prote de l'*imprimerie de l'Association,* à Moulins. »

« La maison a changé de propriétaire.

« Ton frère,

« LOUIS ARMAND. »

— Son frère !... dit Grouard. Ce M. Claudien ne disait-il pas hier au soir qu'il était fils unique ?... Et puis ce frère qui lui écrit : « Je t'envoie l'acte mortuaire de *ton* père... » Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et Grouard replaça avec soin la lettre à l'endroit où il l'avait trouvée, puis alla s'étendre sur le lit où il rêva, en fumant, à la singularité de sa découverte.

Cependant Claudien et Beauplaisir étaient arrivés au Luxembourg.

La contenance de Claudien était embarrassée; il semblait chercher un moyen d'entamer la conversation.

Ils approchaient de l'allée des Soupirs, cette

majestueuse voûte de verdure qui aboutit à la grille de la rue de Fleurus.

Claudien se décida enfin à interpeller directement Beauplaisir.

— Tu m'as promis hier, lui dit-il, de me dire quelle est cette femme?

— C'est pour cela, dit en souriant Beauplaisir, que tu nous as fait faire cette promenade mystérieuse ! Quel intérêt si grand as-tu donc à le savoir ?

— Autant d'intérêt peut-être que tu en as à me le cacher.

Beauplaisir haussa les épaules.

— Tu es fou ! dit-il à Claudien. Mais un seul mot avant tout. Tu es bien sûr qu'hier au soir je n'ai pas été reconnu par...

— Je te répète qu'elle n'a pas prononcé un seul mot sur toi.

Beauplaisir respira plus librement.

— Écoute, reprit-il après un moment de silence, je vais te dire tout. Je n'ai pas besoin de te recommander la discrétion : c'est un secret que je vais te confier.

— J'écoute.

— Lorsque tu m'as connu au collége, ma famille était riche, influente. Mon père me conduisait dans le monde ; j'avais obtenu déjà quelques succès assez flatteurs. Peut-être les devais-je à une confiance assez solide en moi-même. Mais j'étais trop jeune pour mener à fin quelque chose, et il n'y avait encore rien de sérieux en mon Odyssée, — rien que des ébauches insignifiantes. A peine avais-je esquissé mon prologue.

— Tout cela...

— Attends donc. — Je quittai le collége sans achever ma dernière année d'études. Tu as dû entendre parler d'un événement désastreux qui arriva à ma famille, et sous lequel elle succomba. Un coup affreux, inattendu, nous frappait : nous étions ruinés sans ressource, de fond en comble ; à peine l'honneur de notre nom restait intact. Mon père était forcé de s'expatrier. Il partit, me laissant seul à Paris. Il est mort sans que je l'aie revu.

Je fus d'abord fort embarrassé ; mais quelques vieux amis de ma famille qui savaient imparfaitement que je me trouvais pour quel-

que temps dans une position difficile, vinrent à moi. De nombreuses maisons me furent ouvertes. Je m'appliquai surtout dès lors à ne pas laisser deviner par mon extérieur un changement dans mes affaires. Le nom que je portais me fut encore utile ici pour me mènager certains crédits plus nécessaires que jamais, et tu as maintenant le *secret de mes habits noirs*, comme dit Éleuthère.

— Mais...

— Ne t'impatiente donc pas ainsi. Au fond, je souffrais de cruelles, de terribles épreuves. Il me fallait bien du courage et une résolution bien déterminée d'arriver au but que je m'étais fixé. Le monde brillant dans lequel je me lançais plus que jamais ne soupçonnait pas mon épouvantable misère sous un costume toujours irréprochable de fraicheur et de bon goût. Personne ne pouvait deviner que souvent l'achat d'une paire de gants avait absorbé l'argent destiné à mon dîner du jour et du lendemain. Quand je t'ai rencontré il y a six mois, j'ai accepté l'offre que tu m'as faite d'habiter ensemble. Déjà, à cette époque, j'allais fort souvent

chez madame de Sillerey. Madame de Sillerey a trente ans. Cela ne veut pas dire quarante, tu m'entends ? Elle a été une des plus jolies femmes de Paris, et elle est encore magnifique. De plus, elle est veuve depuis...

Claudien fit un signe d'impatience.

— Que diable ! dit Beauplaisir ; laisse-moi donc parler ! s'il te faut comme aux enfants quelque chose pour te faire prendre patience, je vais te le donner : madame de Sillerey est la sœur de madame Regis que tu as vue hier au soir.

— Madame !... Elle est mariée ?...

— Oui, —qu'est ce que cela te fait ? Tu comprends maintenant pourquoi j'ai été surpris et décontenancé devant elle. Je suis au mieux maintenant, au mieux avec madame de Sillerey. Bien qu'elle me sache sans fortune, je ne l'ai pas mise, comme tu le penses, dans la confidence bien précise de ma position. Camille n'est pas femme entièrement, et ce sont peut-être surtout les bons côtés de la femme qui lui manquent. Ce qui exciterait une passion plus vive chez une autre, étoufferait chez Camille

toute affection. L'aspect d'une misère comme la nôtre, dans toute sa hideuse réalité, éteindrait sans retour son amour et mes espérances. Juge quel effet aurait produit sur elle la découverte de cet horrible perchoir où nous cohabitons et la description de mon costume, de cet horrible sarrau bleu en guenilles ! J'ai dû cacher à tous les yeux, sans exception, que je demeurais dans le petit hôtel de Normandie. Mon domicile politique, — celui où je reçois mes lettres et mes invitations, est établi chez un vieux parent qui m'aime assez et qui voudrait pouvoir me prêter de l'argent ; mais il est malheureux lui-même, et il me rend le seul service qui soit en son pouvoir.

Tu comprends maintenant pourquoi je me suis sauvé bien vite en apercevant madame Regis. J'aurais pourtant bien voulu savoir tout de suite par quelle étrange circonstance elle venait s'asphyxier dans un cabinet garni de la rue Saint-Jean-de-Beauvais. Quand tu es remonté hier après avoir accompagné madame Regis jusqu'au pied de l'escalier, tu n'as rien voulu répondre à mes questions. Aujourd'hui,

confidence pour confidence, n'est-ce pas ?

Claudien ne parut pas avoir entendu cette interrogation, et répéta machinalement, et comme absorbé par une seule pensée :

— Mariée !

— Oui, dit Beauplaisir, à un riche capitaliste. La maison Regis est une de celles où je suis le mieux reçu. Peut-être le dois-je à l'intérêt que veut bien me porter sa belle-sœur, bien que cet intérêt soit tout à fait anonyme. M. Regis est, si cela t'intéresse, un homme de quarante ans; belle tête, nez aquilin, front découvert, grand, et du ventre : ce qu'on appelle un bel homme. Madame Regis lui a apporté une fortune dont il a tiré bon parti. Il jouit d'une haute considération.

— Et... sais-tu si sa femme l'aime ?

Beauplaisir, à cette question, regarda Claudien avec étonnement.

— Il n'y a pas le moindre doute, répondit-il. Madame Regis est une petite femme, ennuyée et ennuyeuse, qui est trop heureuse d'avoir son mari à adorer. C'est une femme de ménage totalement insignifiante, quoiqu'elle soit jolie

pour beaucoup de gens. Camille m'en parle quelquefois, presque avec pitié ; elle regarde sa sœur comme une pauvre intelligence...

C'était ainsi, en effet, que le monde jugeait madame Regis.

Beauplaisir raconta à Claudien ce qu'il savait, c'est-à-dire qu'il lui répéta ce que l'on disait sur M. Regis et sa femme, et les renseignements particuliers qu'il avait obtenus de madame de Sillerey.

Madame de Sillerey n'avait pas su juger sa sœur mieux que le monde ne l'avait fait.

Voici ce qu'étaient Jeanne et M. Regis ; mais ceci remonte un peu haut.

Le 15 juillet 182... avait été célébré, à l'Assomption, le mariage de Louis-Dieudonné Privat-Regis, et de mademoiselle Jeanne de la Fourgerays, fille mineure de François-Henri de la Fourgerays, ancien capitaine des gardes du corps de Sa Majesté Charles X, et de Wilhelmine-Angèle de Figerns, tous deux décédés depuis un an.

Madame de Sillerey, plus âgée de dix ans que sa sœur, avait épousé, à la seconde rentrée des

Bourbons, à une époque où sa famille était dans la position la plus brillante, un gentilhomme angevin, auquel elle avait apporté une dot assez considérable. M. de Sillerey mourut au bout de quelques mois, laissant à sa veuve une belle fortune et un grand état de maison. M. de Sillerey n'avait point d'héritier de son nom.

Jeanne passa sous la tutelle de sa sœur aînée, chez laquelle elle vint demeurer. Mais Jeanne, dont l'âme facile aux impressions douces avait besoin d'affection, Jeanne sentit que tout en ayant sa sœur à ses côtés, elle n'en serait pas moins désormais seule au monde. Madame de Sillerey, jeune encore, d'une beauté remarquable, hautaine, sèche de cœur et d'esprit, égoïste par tempérament, vaniteuse et coquette, était incapable de tout sentiment réfléchi et sérieux, de toute tendresse intime et surtout d'une affection de sœur comme celle que demandait Jeanne.

Celle-ci resta un an chez sa sœur, refoulant dans son cœur ce besoin d'épanchement qui ne trouvait pas d'issue, menant une vie calme et

triste, fuyant, en dépit des exhortations de madame de Sillerey, les joies et les plaisirs d'un monde qu'elle ne comprenait pas et dont elle ne pouvait être comprise.

M. Regis était essentiellement homme du monde, poli, froid, un peu dédaigneux même. Bien qu'âgé de près de quarante ans, jamais on ne l'avait entendu parler de projets de mariage. Il avait repoussé les propositions directes et indirectes qu'on lui avait mainte fois faites à ce sujet. Cette conduite avait beaucoup étonné.

C'est que personne ne connaissait la pensée secrète et dominante de M. Regis.

Lorsque Camille de la Fourgerays ne portait pas encore le nom de M. de Sillerey, M. Regis, bien jeune alors, avait eu l'occasion de la rencontrer dans le monde. Il l'avait aussitôt aimée d'une passion sérieuse et profonde. Un caractère comme le sien ne pouvait comprendre autrement la passion. Après de longs efforts, il parvint à s'assurer que mademoiselle de la Fourgerays l'avait deviné, et qu'il ne trouverait de ce côté aucun obstacle aux projets qu'il

avait formés. Confiant dans son amour et dans son avenir, il demanda sa main.

Il aurait dû s'attendre au refus qui l'accueillit. Mademoiselle de la Fourgerays appartenait à une des plus hautes familles de la cour de la Restauration. Sa dot était considérable. Le père de M. Regis, ancien fermier général ruiné par la révolution, n'avait laissé à son fils qu'une fortune médiocre. Regis n'avait pas même un nom à offrir à mademoiselle de la Fourgerays.

On répondit à M. Regis que la main de Camille était promise à M. de Sillerey, ce qui était, au reste, à peu près vrai, et que le mariage allait se conclure.

Ce fut un coup de foudre pour le jeune homme. Il se rejeta aussitôt en arrière, et, comme ses prétentions n'avaient pas été ébruitées, il demanda le secret sur sa démarche. La promesse qu'il reçut fut observée. Camille opposa aux volontés de sa famille une longue mais timide résistance. Elle céda enfin, et Regis fut oublié.

Il resta longtemps sous le coup de cette dé-

ception. Tout autre que lui serait peut-être tombé, après une si rude épreuve, dans une mélancolie profonde et sans issue. Regis fit appel à toute son énergie. Désespéré, anéanti, il se releva avec un grand effort et s'occupa courageusement de détourner sa pensée du but qu'il n'avait pu atteindre. Il reconnut la nécessité de se créer une distraction puissante. Il se lança dans de hautes études financières et parvint péniblement, peu à peu, à tirer de lui-même les éléments d'une brillante position. Il vint à bout des plus insurmontables difficultés. Puis, une fois dans la voie, les circonstances le servirent d'elles-mêmes, ainsi qu'il arrive presque toujours. Une grande pensée guidait son activité dévorante.

Le riche propriétaire qui doublait et triplait ses capitaux, et augmentait chaque année dans des proportions formidables sa fortune déjà colossale : ce grand seigneur financier qui se servait à lui-même de maître Jacques et restait homme d'affaires, s'était jeté à corps perdu dans une ambition profonde, sans bornes,

M. Regis n'était pas avare, loin de là, et pourtant il vendait, achetait, revendait, réalisait des bénéfices énormes, dans le but, ignoré de tous, de faire servir ses richesses à son élévation politique. M. Regis avait bien compris son époque, et il travaillait chaque jour, sans relâche, à rendre plus puissant le levier qui devait élever son avenir.

Il était arrivé enfin à la moitié de sa tâche. Des deux existences qu'il s'était tracées, homme d'argent, il avait à peu près achevé la première; homme politique, il allait commencer la seconde.

Mais, quoi qu'il pût faire, cette agitation, ces fièvres ambitieuses n'étaient que factices. Il s'y rattachait avec une sorte de fureur pour y trouver un refuge contre lui-même, l'oubli de son amour désormais sans espoir. La plaie était toujours saignante.

Aussi était-ce avec un dédain triste et indifférent qu'il accueillait les hommages rendus à ses succès, à ses heureuses combinaisons. Lorsque, tout à coup, ces succès, cette habileté puissante se trouvèrent avoir pour lui un intérêt et

un but auquel il n'aurait osé penser. Madame de Sillerey était veuve.

M. Regis, qui avait attendu sans espérer, crut alors être en droit de rappeler des souvenirs qui pour lui n'étaient que d'hier, et pouvoir se présenter en toute confiance.

Si ce monde, dont la prospérité de M. Regis excitait l'envie, eût pu lire alors dans le fond de son cœur, quelle haine jalouse n'eût-il pas conçue à la vue d'une félicité aussi grande, aussi parfaite? On eût dit que la fortune avait mis une sorte de complaisance à le conduire au bonheur au travers des écueils contre lesquels elle avait semblé briser à jamais toutes ses espérances.

Cet amour trompé qui avait empoisonné sa vie, il lui devait d'immenses richesses; l'ambition, à laquelle il demandait la veille de combler le vide qu'elles avaient laissé dans son cœur, lui promettait de prochains triomphes. Opulent désormais, puissant demain peut-être, il allait, en les mettant aux pieds de madame de Sillerey, compléter, couronner tous ces biens qui n'avaient pu la lui faire oublier.

Le plus doux sourire est celui qui vient éclairer une physionomie austère. Qu'un homme, en apparence sévère et impassible, absorbé par ce que le monde regarde comme les grandes affaires de la vie, et dont la pensée semble planer au-dessus des sentiments et des passions de la jeunesse, que cet homme révèle tout à coup, dans son cœur mûri par l'âge, une source vive de tendresse et d'amour, précieusement cachée sous le bronze dont on le croyait revêtu, un charme invincible, un prestige indéfinissable lui soumettent aussitôt tous les cœurs, toutes les admirations, toutes les sympathies.

Tel apparut M. Regis à tous les yeux. Son succès fut complet. Les indifférents furent conquis, les envieux désarmés. Tous les regards se tournèrent vers la femme assez heureuse pour avoir été jugée digne d'un tel culte. Seul, peut-être, M. Regis était un observateur assez profond pour pénétrer dans l'âme de celle qu'illustrait ainsi son amour. Mais le croyant ne sonde pas la divinité qu'il adore, et Regis était en droit de tout espérer.

Une complication désastreuse et inattendue

vint renverser ces rêves d'un instant, et le forcer à prendre une décision subite. Depuis la mort de son mari, madame de Sillerey avait accueilli les soins de M. Regis avec coquetterie, éludant une réponse positive, sans refuser ni promettre. Devant la crise qui le menaçait, le banquier ne pouvait attendre un moment de plus, et la nécessité pressante devait faire céder les délicatesses de sa passion et les répugnances que lui faisait sa position nouvelle. Nous devons encore expliquer ce dernier mot.

Les gains immenses de M. Regis étaient dus en partie à d'heureuses spéculations sur les emprunts étrangers. Sa haute raison, ses connaissances solides l'avaient heureusement guidé dans cette voie interdite à des spéculateurs vulgaires. Une admirable occasion s'était offerte à lui de mettre, par un coup d'éclat, le sceau à sa renommée de financier et d'homme politique, et d'achever l'édifice de sa fortune.

Ferdinand VII venait de mourir. L'Espagne, affaiblie sous les derniers règnes, ruinée pendant la guerre de l'indépendance, épuisée par une administration ignorante qu'entravaient

d'ailleurs des troubles sans trêve, l'Espagne semblait renaître. Pleine de joie et d'espoir, elle saluait l'aurore d'un gouvernement libéral, qui promettait de guérir toutes les plaies de ce noble pays. Une des premières mesures de ce gouvernement fut l'émission d'un emprunt devenu indispensable pour assurer les services publics, en attendant qu'on pût recueillir le fruit des réformes promises.

On ne pouvait douter que cet emprunt, émis à un taux très-élevé en présence du discrédit des finances espagnoles, ne donnât d'immenses bénéfices, et que, désormais sauvée, la Péninsule ne marchât à grands pas dans la voie de prospérité où la liberté avait conduit si loin la France et l'Angleterre. M. Regis partagea l'opinion des rois de la Banque, et engagea la plus grande partie de ses capitaux disponibles.

On devine dès lors quelle effroyable perturbation dut amener dans les affaires de M. Regis la crise politique qui surprit les soumissionnaires de l'emprunt.

Cette perte énorme entraînait par contre-coup la ruine entière de cette fortune qu'il avait si

laborieusement amassée. Il était perdu s'il ne trouvait aussitôt à réparer cet échec désastreux. Son mariage avec madame de Sillerey pouvait seul le tirer de ces insurmontables difficultés. S'il regrettait de n'avoir plus à offrir à la femme qu'il aimait une opulence royale, c'était pour lui une sorte de consolation de penser qu'il allait lui devoir son honneur sauvé. Il posa donc nettement la question à madame de Sillerey, qui le refusa.

Madame de Sillerey, heureuse de jouir de sa liberté de veuve, indépendante par tous les côtés de sa position, ne se sentit pas d'humeur à prendre de nouveaux liens, dont elle n'avait que faire. Ensuite, quoiqu'elle ne fût pas une femme à passions, l'âge de M. Regis, son caractère grave, ses habitudes sérieuses d'homme fait, ne lui pouvaient convenir. Elle avait oublié depuis longtemps ses premières impressions de jeune fille ; elle avait oublié un passé qui existait toujours pour Regis, et avec lequel il avait espéré se faire un avenir. Si elle avait joui de son triomphe lors de l'aveu éclatant de la longue et patiente passion de Regis, elle consentait

bien encore à se laisser adorer, mais elle ne voulait rien accorder au delà.

Le banquier fut atterré de ce second refus. Du même coup, il perdait ses espérances, les rêves si longtemps caressés de son cœur, et sa vie s'écroulait avec sa fortune dans un immense désastre. Il avait acquis par de rudes épreuves la faculté de se contraindre et de se concentrer en lui-même. Vis-à-vis de madame de Sillerey, il parut prendre son parti avec une certaine résignation. Devant cette volonté immuablement exprimée, il revint sur la proposition qu'il avait faite, dit-il, d'un mariage tout de convenances, conclu entre deux amis anciens. L'orgueil de madame de Sillerey tomba de bien haut à l'annonce d'un amour semblable à tous les autres amours, banal et raisonné, elle qui avait été si fière de ce qu'elle avait pris pour une exception. Regis fut assez adroit pour la tromper sur sa passion, malgré l'énorme vanité de la belle veuve; et, désirant, lui dit-il, dans son malheur, se rapprocher de celle qui lui avait toujours inspiré une bonne et solide affection, il lui demanda la main de sa sœur.

Sa situation désespérée le forçait à prendre ce parti sans tarder d'une seconde. Il n'avait que cette branche sous la main. La fortune de Jeanne était au moins égale à celle de sa sœur aînée. Désormais, toute la question était là pour le banquier. Madame de Sillerey, surprise, n'eut pas le temps de réfléchir ni de refuser : elle consentit. Le caractère doux et timide de Jeanne, la vie qu'elle avait menée jusque-là, vie uniforme, toute d'intérieur et à peine révélée, rassuraient le banquier contre les chances mauvaises du mariage. Un dernier motif, que nous aurons à expliquer plus tard, aurait pu seul amener la détermination de M. Regis.

Trop jeune encore pour réfléchir à ce qu'elle allait faire, Jeanne accepta un époux sans joie comme sans chagrin, sans aversion comme sans désir. Son existence triste et inoccupée ne pouvait que lui faire voir sans crainte, sinon même avec un certain plaisir, un changement dans sa position. Elle n'aimait certes pas M. Regis, mais il lui était tout à fait indifférent, et c'était tout ce qu'il fallait pour la décider. La considération dont il était entouré, tout, jus-

qu'à la dignité et la noblesse de sa physionomie, faisaient espérer à Jeanne, non de l'aimer, mais de trouver en lui les ressources d'une affection grave et douce. Les quatre années qu'elle venait de passer depuis la mort de sa mère et de son père avaient contraint, et, pour ainsi dire, noué chez elle tout besoin du cœur, tout sentiment d'attraction. Elle se prêtait volontiers à l'espoir d'un bonheur négatif, le seul auquel elle pût prétendre. Madame de Sillerey, d'ailleurs, qui pressentait, sans en apercevoir la profondeur, le ressentiment de M. Regis, et voulait lui donner une espèce de fiche de consolation, paraissait vivement désirer ce mariage. On laissa à peine à Jeanne le temps de réfléchir : elle se laissa conduire sans prendre la peine de regarder où on la conduisait, et tout fut dit.

Mais une fois unie à M. Regis, Jeanne trembla. Elle craignit d'avoir exposé sans réflexion, sur des chances inconnues et trop hasardeuses, cette tranquillité, cette vie paisible, triste et mélancolique, dont elle avait joui jusque-là et dont elle s'était contentée. Elle étudia son mari dans une anxiété cruelle, et, cet examen fait,

elle tomba dans un découragement profond. Elle s'était trompée.

Elle découvrit avec horreur et dégoût les nécessités et les préoccupations qui avaient poussé M. Regis à s'unir à elle. Elle put se rendre compte de la position désespérée du banquier au moment de son mariage. Elle vit que son mari ne l'avait prise que pour sa fortune, qui lui permettait de ne plus hésiter dans ses larges opérations. Elle s'aperçut qu'il n'y avait en lui qu'une passion, qui ne laisse de place à aucune autre, et aux intérêts de laquelle il devait tout faire servir, tout immoler.

Jeanne surprit avec plus de dégoût encore et plus de terreur un dernier secret. Elle apprit que M. Regis abandonnait à la misère et à la faim une malheureuse femme dont il avait eu un enfant. Jeanne dut la découverte de ce secret au hasard qui fit tomber entre ses mains une lettre adressée à son mari par la malheureuse qu'il avait abandonnée après l'avoir séduite. Dans cette lettre déchirante, écrite par une mère à côté de son enfant mourant de besoin, M. Regis avait pu lire que s'il ne venait ou n'envoyait le jour

même au secours de ces deux victimes, le lendemain tout serait inutile. M. Regis n'était pas inhumain, et d'ailleurs la simple prudence aurait dû lui montrer la nécessité d'étouffer de pareilles plaintes. Mais, bouleversé par ses préoccupations financières, il avait lu cette lettre, et l'avait oubliée...

Jeanne courut à l'adresse indiquée. Il était temps. Lorsqu'elle arriva, la pauvre femme délaissée avait entendu avec terreur sonner la dernière heure de grâce, le dernier terme qu'elle avait assigné à son séducteur. Elle s'était décidée alors à faire avec son enfant quelques pas au-devant de la mort qui allait venir les prendre, et elle avait préparé une double asphyxie..

Lorsque madame Regis arriva, inquiète et agitée, dans le misérable hôtel du quartier Maubert, et qu'elle eut monté l'escalier qui conduisait à la porte de la maîtresse de son mari, elle tourna la clef que Louise, c'était le nom de celle-ci, avait laissée dans la serrure en dehors, espérant encore, malgré tout, que l'on viendrait peut-être..

Quelques instants plus tard, Jeanne n'aurait plus trouvé que deux cadavres.

Mais tandis qu'elle portait secours à Louise, au moment où celle-ci commençait à revenir à elle, Jeanne, frappée par l'atmosphère homicide, succombant à ses émotions précipitées, Jeanne était tombée à côté de celle qu'elle venait sauver.

C'est alors que Claudien et Beauplaisir étaient entrés.

Claudien, par un sentiment exquis et peut-être exagéré de discrétion, ne chercha pas à demander les causes secrètes de l'étrange événement dont il avait été le témoin. Grouard imita son silence.

Les premiers secours portés, lorsque Jeanne, revenue à elle, vit que sa présence n'était plus nécessaire et que sa disparition extraordinaire pourrait être remarquée chez M. Regis, elle glissa une bourse pleine d'or entre les mains de Louise, qui la regardait avec stupéfaction et sans rien comprendre au motif qui avait pu l'amener chez elle; puis, en se penchant à son oreille :

— C'est de la part de M. Regis, dit-elle en rougissant pour son mari.

La pauvre mère regarda son enfant, puis se mit à pleurer en embrassant les mains de Jeanne, qui partit.

Claudien et Grouard n'avaient pas vu ce dernier incident; il eût donc été difficile à Beauplaisir d'en apprendre plus qu'eux en les interrogeant. Il revint plusieurs fois à la charge avec Claudien, qui tint sa résolution bien arrêtée de garder le plus profond silence sur ce qu'il avait vu dans cette soirée.

En sortant du Luxembourg, Claudien et Beauplaisir passèrent devant l'Odéon où les Italiens donnaient le soir une représentation.

Beauplaisir montra à Claudien un magnifique landau, aux panneaux armoriés, garni de son chasseur et de ses deux cochers.

— Quand j'aurai mon landau, moi, dit-il.

— Toi! dit Claudien distrait; et comment pourrais-tu bien avoir un landau?

— Mais quand j'aurai épousé madame de Sillerey...

— C'est une plaisanterie! Tu n'as pas le sou.

— C'est justement pour ça. Vois-tu, mon cher, continua Beauplaisir en s'animant graduellement, il faut songer au solide. Quand je me suis vu forcé de me faire un avenir, une position par moi seul, je me suis examiné, mais sérieusement, sévèrement. Je n'ai rien trouvé en moi qui dût me placer en première ligne dans aucune de ces carrières où un homme peut marcher et avancer seul. Mon organisation n'est rien moins qu'artistique : quant au commerce, j'ai, que veux-tu! des préjugés de race, et je n'aurais jamais pu voir une facture signée Beauplaisir de Simons. Restait la Bourse; mais c'est dangereux, ensuite l'argent me salit les mains ; et puis, meilleure raison, je n'avais rien pour commencer. J'ai donc cherché autre chose. Je me suis trouvé une figure agréable, de jolies dents, un pied avantageux, une taille distinguée; je me suis rappelé qu'au besoin je chantais la romance et que je pouvais faire danser au piano. Ma vocation a été aussitôt décidée. Claudien, c'est par les femmes que l'on parvient. Mon père le disait souvent, et il avait raison. Je n'ai plus hésité un instant dès que

mon pôle a été trouvé. Je ne me suis pas amusé à me faire présenter dans des maisons de second et de troisième ordre ; je n'ai pas couru les mercredis de quelque bas bleu de quarante ans, chez qui tout le monde peut aller avec des bottes crottées, où l'on prend du thé qui sent la fumée et où l'on brûle du charbon de terre; pas si sot! Je suis reçu dans trois ambassades, et chez tous les pairs de France, chez ceux, s'entend, où un homme de goût peut aller, moi qui demeure rue Saint-Jean-de-Beauvais et qui suis trop heureux souvent de dîner avec un petit pain et du lait!... Je souffre, mais j'espère!...

— Quelle existence ! dit Claudien avec pitié.

— Tu as raison. Mais lorsqu'un bon contrat de mariage m'aura mis à la tête de la fortune de madame de Sillerey...

— L'aimes-tu, cette femme? demanda Claudien en le regardant entre les deux yeux.

— Peuh!... fit Beauplaisir avec la plus grande insouciance. Mais oui. Puisque je dois l'épouser.

Claudien le toisa avec un souverain mépris.

Beauplaisir ne s'en aperçut même pas.

— Dans un an au plus tard, s'écria-t-il avec assurance, madame de Sillerey s'appellera madame de Simons.

— Où demeure madame Regis ? lui demanda froidement Claudien.

— Elle habite ordinairement une maison de campagne située près de Montrouge, une charmante propriété.

— Et à Paris ?

— Elle n'est jamais à son hôtel. Mais toutes ces questions...? Que veux-tu donc faire de cette femme ?

Claudien s'aperçut qu'il avait trop parlé. Les confidences que Beauplaisir venait de lui faire avaient inspiré une espèce d'horreur à sa nature droite et noble.

Beauplaisir était le dernier à qui Claudien eût confié l'immense trésor de son secret. Dans ce cœur vide il n'aurait pu trouver d'écho.

Il ne fit pas une réponse directe à la dernière question de Beauplaisir, et chercha à détourner la conversation.

Beauplaisir le regarda avec étonnement.

IV

COMME QUOI GROUARD MANQUA UN MARIAGE...

— Peut-on entrer? dit Claudien en frappant à la porte de Louise.

— Tournez la clef, répondit une voix.

Claudien ouvrit et entra.

Louise, bien rétablie des suites de l'événement de la veille, s'occupait en ce moment des mille détails, interminables pour une mère, de la toilette de son enfant.

A chaque instant elle s'interrompait pour appuyer un gros et avide baiser sur ses joues pâles et amaigries.

— Je vous dérange, madame, dit Claudien.

— En aucune façon, monsieur. Je n'ai d'autre siége à vous offrir que le pied du lit. Voulez-vous vous y asseoir.

— Comment avez-vous passé la nuit ?

— J'aurais été fort tranquille, sans mon petit Jules qui a beaucoup toussé. Ce pauvre aimé ! dit-elle en l'embrassant les larmes aux yeux. Quand je pense que sans vous et cette jeune dame...! Quelle épouvantable chose que le malheur, monsieur ! J'aurais tué mon enfant !

— Vous l'aimez beaucoup ?

— Oh ! monsieur, il n'y a que lui qui m'attache à la vie.

Elle raconta à Claudien l'origine de ses relations avec M. Regis.

Une femme de son pays, domestique chez le banquier, et qui voulait entrer dans une autre maison, lui avait écrit de venir à Paris.

Louise était sans famille, elle arriva aussitôt.

M. Regis n'avait pas eu beaucoup de peine à abuser d'elle. Quelques cadeaux, de grandes promesses avaient tout fait: puis, quand le ban-

quier s'était aperçu que l'état de Louise allait devenir compromettant pour lui, il l'avait renvoyée avec quelques secours.

Dès ce moment, il l'avait complétement abandonnée. Nous avons expliqué comment des intérêts, beaucoup plus graves pour lui, avaient détourné et absorbé ses pensées. Louise, après avoir épuisé ses ressources, lui avait écrit plusieurs fois sans obtenir de réponse. Seule, sans argent, sans secours, elle était allée accoucher à l'hospice. Depuis qu'elle en était sortie, elle avait épuisé toutes les privations, toutes les misères. Elle avait senti tarir en elle les sources de la vie de son enfant.

C'est alors que, désespérée, perdant la tête, elle avait écrit une dernière fois à M. Regis. Ne recevant pas de réponse cette fois plus que les autres, elle avait exécuté le funeste projet de se tuer avec son enfant.

— Heureusement, dit-elle, Dieu a fini par inspirer quelque pitié au cœur de cet homme.

Claudien tressaillit.

Évidemment, Louise ne connaissait pas celle qui était venue la secourir si fort à propos.

Il était impossible que M. Regis eût envoyé sa femme chez son ancienne maîtresse. Il y avait là quelque chose d'incompréhensible pour Claudien.

La figure maigre et fatiguée de Louise s'était animée pendant ce récit.

Claudien la remarqua pour la première fois. Il y avait surtout, dans l'accent de la pauvre fille, un sentiment profond d'amour maternel. Il était aisé de voir que cette faute qu'elle avait failli payer si cher était sa première faute.

Louise était fort belle, et, bien qu'elle fût arrivée depuis un an à peine de son pays, sa beauté avait un remarquable cachet d'élégance et de finesse. Ses grands yeux noirs, auxquels la souffrance avait donné un magnifique caractère, avaient une triste et délicieuse expression.

Claudien qui avait fait, comme on dit, un peu de tout, s'était aussi occupé de la science de Gall et de Lavater, science profonde dont le temps fera connaître et apprécier d'admirables résultats. Il s'aperçut, en détaillant avec attention les traits de Louise, de quelques imperfec-

tions qui l'attristèrent et refroidirent un peu l'intérêt que lui inspirait la position de cette jeune fille. Les yeux de Louise étaient beaux et grands, mais ils étaient un peu trop rapprochés du nez, et à leur bord externe ils se relevaient obliquement de chaque côté d'une manière à peine perceptible. Le front était plus petit, les cheveux plus bas plantés encore qu'ils ne le sont ordinairement chez les femmes. La bouche, bien qu'admirablement garnie, était grande, indice profond des penchants matériels. Le caractère général de cette tête, le peu de développement de l'angle facial pouvaient faire naître chez un observateur d'assez tristes présomptions.

Claudien fit ces réflexions.

Mais la tendresse de Louise pour son enfant, cet admirable amour maternel qui épure tout, pouvait la sauver d'elle-même et combattre victorieusement ces symptômes, si toutefois encore les penchants qu'ils semblaient accuser étaient incontestablement indiqués.

— Pourvu que son enfant vive ! pensa Claudien en jetant un triste regard sur le pauvre

petit, faible et rachitique, dont la maigre poitrine laissait par intervalle échapper une petite toux aigre.

Louise engagea Claudien à revenir la voir, et il rentra chez lui.

Grouard parlait justement de la voisine avec Éleuthère, et il en parlait avec beaucoup de feu.

Au moment où Claudien rentra, Éleuthère, qui paraissait soutenir contre le poëte une chaude discussion, s'écriait :

— Je te dis que tu es bête comme une boutique de poterie !

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda Claudien.

— Oh ! mon Dieu ! rien du tout, se hâta de répondre Grouard.

— Figure-toi, dit Éleuthère, que cet intrigant de Grouard veut se marier avec la voisine.

— Vous êtes un homme absurde et de mauvaise foi ! s'écria Grouard devenant écarlate et roulant des yeux terribles.

— Qu'est-ce que tu me dis depuis une heure,

alors? répondit Éleuthère avec un calme impassible.

— Je dis... je dis... Ce n'est pas une raison, parce que cette pauvre femme a été peut-être indignement séduite, pour qu'elle soit corrompue et perdue à tout jamais. Et je soutiens qu'il y a bien de belles jeunes filles du grand monde, avec des plumes sur la tête et des domestiques pour les servir, qui n'ont jamais été une seconde hors du regard de leur mère ou de leur gouvernante, et qui sont mille fois plus corrompues, plus perdues que... Si vous saviez le cas que j'en fais de *vos* femmes du grand monde!

— Je te prie, dit gravement Éleuthère, de ne pas dire du mal de *mes* femmes du grand monde.

— Cet Éleuthère est singulier! reprit Grouard qui paraissait fort mécontent.

Éleuthère avait tutoyé Grouard dès le second jour de leur liaison.

Beauplaisir et Claudien l'avaient regardé dès le premier instant comme membre du petit cénacle, l'avaient aussitôt traité tout à fait en

confrère et s'étaient également mis à leur aise avec lui.

Grouard, que sa timidité empêchait de se familiariser aussi vite, se sentait fortement gêné par cette liberté de langage qui ne le fâchait pourtant pas. Il n'osait se permettre de tutoyer Claudien et Beauplaisir, et, quand il avait à adresser la parole à Éleuthère, avec lequel il était cependant plus libre, il tournait la difficulté et avait recours à la ressource de la troisième personne. Ce stratagème grammatical lui suffisait.

— Éleuthère est singulier ! s'écria-t-il. Comment peut-il jeter la pierre à une pauvre femme qui est déjà bien assez malheureuse?

— Je ne lui jette aucune pierre ; seulement, je dis que tu as tort de vouloir l'épouser.

Grouard s'agita avec colère.

— Je n'ai jamais parlé de l'épouser.

— Parce qu'elle ne voudrait pas de toi, dit Éleuthère en *à parte* du vaudeville, c'est-à-dire de manière à être entendu de tous ceux qui occupent la scène.

— Mais j'ai dit, continua Grouard avec feu et

sans vouloir entendre l'*à parte* d'Éleuthère, qu'elle pourrait rendre heureux, peut-être plus que toute autre, celui qui lui tendrait la main, l'homme qui ne se laisserait pas entraîner par un injuste préjugé, et viendrait la relever à ses propres yeux.

— Tu vois bien que tu veux l'épouser ? dit Éleuthère.

— Pourquoi pas ! cria Grouard, poussé à bout.

— Ah !... exclama victorieusement Éleuthère.

— D'abord, elle n'a peut-être pas aimé l'homme qui a abusé d'elle...

— C'est évident, dit Éleuthère, elle ne l'a pas aimé.

— Alors elle n'est pas coupable ; elle n'est que malheureuse.

— Parbleu !

— Ce serait une noble et généreuse action... Pauvre fille !...

— Tu vas voir, dit Éleuthère à Claudien, que Grouard finira par avoir découvert une Lucrèce avant Sextus.

Claudien sourit malgré ses préoccupations. Grouard haussa les épaules.

— Il est impossible de causer un instant raisonnablement avec cet être-là ! dit-il avec une fureur concentrée.

Et il alla s'installer devant la petite table, où il se mit à écrire sans trop savoir ce qu'il faisait.

— Il va lui adresser des vers pour la séduire, l'intrigant ! continua impitoyablement Éleuthère. Tiens ! voilà qu'il en fait ! Comme c'est beau, un homme qui fait de la poésie avec une plume de fer ! Dis donc, Grouard, tu l'aimes donc bien ? Si tu l'aimes bien, dis-le.

— Laisse-le donc tranquille, dit Claudien.

Éleuthère prit sa boite à couleurs en sifflant. En ouvrant la porte pour aller à son atelier :

— Dis donc, Grouard, s'écria-t-il ; quand tu te marieras, tu me feras faire le portrait de ta femme. Je prends cinquante francs aux *bourgeois* ; mais comme tu es mon ami, je te passerai ça à quatre-vingts francs.

Et il disparut.

— Quel animal ! dit Grouard qui n'aimait pas être plaisanté.

— C'est un bon enfant, dit Claudien, il ne faut pas y faire attention. Ah çà! Grouard, j'ai un grand service à vous demander.

— Tout ce que vous voudrez, répondit Grouard.

— Avez-vous à sortir aujourd'hui?

— Pas du tout.

— Voulez-vous me prêter votre redingote?

— Certainement.

— Je te remercie. J'en aurai peut-être encore besoin quelquefois.

— Mon cher, elle est tout à fait à votre service. Seulement je vous recommande d'en avoir bien soin, n'est-ce pas?

— Sois tranquille.

Claudien se mit à chercher parmi les chaussures mises au rebut sous le lit. Il ne put trouver qu'un soulier et une botte à peu près intacts. Il les nettoya avec soin, et se chaussa de ces deux pièces dépareillées. Cela fait, il recousit les sous-pieds déchirés de son pantalon, sous-pieds bienfaisants, qui cachent les mystères. Il se revêtit ensuite de la redingote de Grouard, et sortit, laissant le poëte suer sur un hémistiche.

Il prit le chemin de la barrière d'Enfer et la franchit. Il traversa cette espèce de faubourgs que l'on trouve à chaque entrée de Paris, et qui attendent qu'une loi les réunisse à la capitale, et les enserre dans le mur d'octroi, lierres parasites du grand arbre, villes entières et bien complètes, mieux peuplées et plus animées que les villes de province.

Claudien passa devant une foule d'auberges du *Cheval-Blanc*, du *Lion-d'Or*, du *Cygne-de-la-Croix*. Plongé dans ses réflexions, il ne pensa pas à donner un coup d'œil aux poules caquetant devant le seuil de chaque maison, aux bandes joyeuses de canards piétinant et cancanant dans les boues odorantes du ruisseau, exutoire de l'écurie, aux pigeons blancs et noirs, reflétés de bleu, qui venaient s'abattre en tournoyant à ses pieds. Il ne s'occupa pas davantage d'une ou deux querelles de rouliers ivres, ni des troupeaux de bœufs et de moutons, se pressant à la barrière pour entrer un à un sous l'œil des douaniers, et, absorbé par ses pensées, il faillit aller embrasser quelques charrettes, qui se reposaient assises sur le derrière et les bras en l'air, devant une

petite maison peinte en rouge brun, sur laquelle se lisait le sacramentel :

« *Ici, on donne à boire et à manger à tout prix.* »

Il arriva sur la grande route, et marcha longtemps encore. Enfin, il atteignit une maison de campagne de riche apparence.

— Ce doit être ici, se dit-il en lui-même.

Et il se mit à examiner la maison, en s'efforçant de se cacher de son mieux aux regards de ceux qui pouvaient l'habiter.

La nuit commençait à jeter ses voiles de crêpe sur la campagne.

Claudien s'assit derrière un gros orme, situé en face de la maison, de l'autre côté de la route.

Cette maison était en effet celle de M. Regis.

Depuis le premier soir où il avait vu Jeanne, Claudien s'était senti envahi tout d'un coup par une immense passion. Un sentiment instinctif lui avait fait deviner que cette femme n'était pas heureuse, et il l'avait aussitôt aimée de toute la

profondeur, de toute la violence d'un premier amour. Il se sentait appelé, lui jeune homme pauvre et obscur, à la défendre contre un mal inconnu, à la protéger contre des chagrins qu'il ignorait. Il n'assignait pas de but à son amour, il n'avait pas d'espérances, il ne songeait pas même à formuler de désirs ; il savait à peine ce qu'il venait faire là, sur cette route, sans espoir seulement d'apercevoir cette femme qui absorbait toutes ses pensées.

Un monde inconnu d'idées s'était révélé à lui. La conversation qu'il avait eue avec Beauplaisir sous l'allée des Soupirs, était venue raviver encore ces impressions nouvelles.

Beauplaisir jouait sa vie sur des calculs de froide et ignoble ambition. Pour parvenir au but honteux qu'il s'était fixé, il avait comme moyens son nom, son élégance et sa haute confiance en lui-même. Ces moyens pouvaient être bons, tout semblait l'indiquer.

Claudien avait établi entre Beauplaisir et lui une comparaison presque jalouse :

— Je me sens là quelque chose, s'était-il dit, et ce monde où un Beauplaisir est accueilli et

fêté, ce monde m'est fermé. C'est juste, pourtant : je n'ai que le talent qui puisse m'en ouvrir la porte, et qu'ai-je fait jusqu'ici pour prouver que j'ai du talent ? Mais j'aurai mon tour : que mon œuvre se réalise, que je donne des preuves et un gage à ce monde qui me repousserait du pied aujourd'hui, et à moi fortune, célébrité ! Il n'y a qu'un moyen de combler l'abîme énorme qui me sépare de madame Regis, et ce moyen, je l'ai en moi. Si je n'ai fait que rêver et marcher à tâtons jusqu'ici, c'est qu'il me manquait un but, un soutien, une sympathie. Aujourd'hui j'ai un but, je suis transformé ! Dans mon amour, je puiserai des forces et du courage. Quand j'aurai forcé tout le monde à avoir les yeux sur moi, il faudra bien qu'elle me regarde, et alors !...

Claudien espérait généreusement en lui, et dans un noble et large espoir, il amnistiait tout son passé. Il croyait, dans son exaltation, avoir à jamais vaincu sa véritable nature, paresseuse et impuissante. Il se laissait aller aux transports enivrants de ses rêves.

Cependant la nuit était tombée tout à fait.

Des lumières éclairaient à l'intérieur quelques fenêtres de l'hôtel. Le bruit d'un cabriolet qui approchait se fit entendre sur la route. La voiture entra dans la cour de l'hôtel.

Claudien vit alors un homme qu'il n'avait jamais vu, et qu'il reconnut pourtant, plus encore à sa haine instinctive qu'au portrait qu'on lui en avait fait.

C'était M. Regis.

Au même instant, une fenêtre de la maison s'ouvrit : Claudien jeta les yeux de ce côté. Deux lampes posées sur la cheminée éclairaient cette chambre. Ce devait être là que Jeanne habitait, car ce fut elle qui apparut à la fenêtre.

Claudien sentit son cœur bondir à lui rompre la poitrine. La fenêtre se referma, et tout rentra dans le silence.

Claudien se leva de sa cachette en chancelant, et reprit le chemin de Paris.

Il rentra tout pensif rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Éleuthère et Grouard dépeçaient un angle de fromage, qui faisait tous les frais de leur souper.

Beauplaisir dînait en ville ce jour-là. Il avait été la veille chez madame de Sillerey, pour se rassurer et prévenir l'attaque, au cas où il aurait été reconnu par madame Regis, le soir de sa singulière rencontre avec elle.

Madame de Sillerey l'avait retenu à dîner pour le lendemain.

Claudien ne put manger. Il avait l'âme trop pleine pour écouter les besoins du corps. Brisé de fatigue, il s'assit sur le lit, et resta silencieux, son front brûlant entre ses mains.

Éleuthère tenta en vain par ses saillies de l'arracher à ses réflexions.

Quant à Grouard, doué d'un appétit gigantesque, il était trop pressé de *tomber en attaques de nerfs* sur le pain de quatre livres, comme le lui avait plusieurs fois déjà reproché Éleuthère, et d'analyser ses sensations d'homme qui mange et digère à la fois, pour s'occuper beaucoup d'autre chose.

Neuf heures sonnèrent. Claudien fit un soubresaut, et sortit sans parler.

— Que diable a-t-il donc aussi, celui-là! dit

Éleuthère. Est-ce qu'il serait amoureux comme toi?

— Est-ce que ça va recommencer? dit sèchement Grouard.

— Tu te fâches? Il paraît que ta visite de ce matin à ton amante...

Grouard avait, en effet, rendu le matin visite à la voisine. Grouard, avec ses vingt-trois ans, en était à savoir ce que c'est qu'une femme. Il avait trouvé Louise fort belle, et l'incident romanesque qui la lui avait fait connaître avait éveillé en lui des idées nouvelles.

La position toute particulière de Louise devait lui aplanir, pensait-il, les voies pour parvenir jusqu'à elle. Heureux de s'être découvert un moyen, quel qu'il fût, d'arriver à la possession d'une femme, il s'était cramponné de toutes ses forces dans sa pensée à Louise, dont il avait déjà fait mentalement sa prise de possession.

Il n'aurait pas même hésité à lui donner son nom, à cette femme qu'il ne connaissait que d'un jour, mais qu'il poétisait outre mesure, et

pour laquelle il se montait la tête fort bénévolement.

En épousant une femme, on est sûr d'être son mari. Cet aphorisme, tant soit peu niais au premier abord, était une très-grave considération aux yeux de Grouard. S'exagérant des difficultés qu'il n'avait jamais abordées, c'était un moyen tout trouvé, et c'était le plus facile.

Pierre Grouard aurait mieux aimé avoir à gravir deux fois la Yung-Frau, ou lire les œuvres complètes de Paul de Kock, son antechrist littéraire, qu'à emporter d'assaut un cœur de femme.

Mais lorsqu'il était entré le matin chez Louise, la jeune femme effrayée au premier abord par la maigreur velue et l'aspect bizarre du poëte, n'avait pu s'empêcher de pousser un cri de surprise et de reculer d'un pas.

Grouard, décontenancé par ce premier accueil, écrasa, en s'asseyant, une collerette plissée déposée sur l'unique siége de la chambre. En voulant réparer sa maladresse, il renversa à moitié le fourneau sur lequel cuisait le déjeuner de la voisine.

La visite ne fut pas longue. Louise s'était montrée fort embarrassée devant Grouard qui lui faisait presque peur.

Grouard était rentré chez lui, mécontent de Louise et de lui-même. Il avait longtemps cherché quelque moyen pour combattre et vaincre cette première impression fâcheuse, et un expédient adroit pour se présenter de nouveau chez Louise.

Après quatre heures entières de réflexion, il n'avait rien trouvé de mieux que d'aller demander du feu à la voisine.

Mais il avait trouvé la porte ouverte et la chambre vide.

Louise avait quitté l'hôtel.

— Cette fille, dit Grouard à Éleuthère avec un majestueux dédain, cette fille est une femme sans cœur et sans esprit. Je m'étais trompé.

Le pauvre poëte avait l'air si cordialement vexé, qu'Éleuthère ne se sentit pas le courage de s'acharner sur un ennemi si bien en déroute.

Le jeune peintre sortit pour aller à un ren-

dez-vous de camarades d'atelier, et Grouard se consola de ses peines de cœur en faisant dans sa soirée cent cinquante vers intitulés : *Déception.*

V

JALONS.

Nous avons dit que Beauplaisir était allé rendre une visite à madame de Sillerey.

L'hôtel de madame de Sillerey était un bel et vaste hôtel : une grande porte cochère fermée le jour comme la nuit, de larges pavés plats dans la cour : un de ces hôtels comme on en voit moins tous les jours.

La maîtresse de la maison était aussi une de ces femmes comme on en voit moins tous les jours : les Fœdora s'en vont. Haute distinction

dans la taille et le geste, grande habileté dans le regard, prudent toutefois et ménagé; une grande et aimable veuve, douce à l'abord, comme les gens qui, n'ayant pas souffert, n'ont jamais haï; sans pitié, comme ceux qui n'ont jamais pleuré. Les proportions de son corps un peu maigre étaient nobles, mais sèches; l'alignement de sa conduite était irréprochable comme le menu de ses dîners; l'intérieur de son cœur, régulièrement pavé de pierres carrées comme la cour de son hôtel. Son visage était presque sans ride, mais elle avait une affreuse patte d'oie morale.

Si madame de Sillerey n'avait pas été mademoiselle de la Fourgerays, elle aurait été quelque chose comme madame Pichard. Son nom, son hôtel et les convenances qu'imposent ces choses-là, avaient fait de cette femme une haute et aimable dame.

Les madame Pichard, née Durand ou Dubois, portent toujours des trousseaux de clefs dans leurs poches.

Durant tout le temps que nous avons eu l'honneur de connaître madame de Sillerey, il

nous a semblé toujours que c'était une femme cadenassée et que nous entendions sonner au dedans d'elle un cliquetis froid et sonore de serrures et de ferrures.

Ce soir-là, on prenait le thé chez madame de Sillerey. Malgré son habitude de maîtresse de maison, la conversation languissait et les gens commençaient à se regarder un peu les uns les autres, comme ils font quand ils sont trop nombreux pour que chacun puisse placer son mot et apporter son écot d'esprit, pas assez pour peupler les embrasures des fenêtres de causeries particulières.

Il manquait un homme d'esprit, habile à plaire et à contenter tout son monde, un homme comme il y en a peu, souple, varié, qui sait parler à chacun son langage et parfois déroger gracieusement sans manquer à sa dignité d'emprunt; un de ces hommes qui rallient les conversations et les partis, présentent les gens les uns aux autres, agents matrimoniaux de toutes les sectes et de tous les esprits; charmants optimistes dont chacun n'a qu'à se louer, et que leur myopie clairvoyante empêche de voir les

verrues de certains hommes et le pied de certaines femmes.

Les deux battants de la porte s'ouvrirent et on annonça :

— M. de Beauplaisir de Simons.

Beauplaisir, que nous n'avons pas encore eu le temps d'esquisser, avait la chevelure d'un blond ardent et triomphant, des yeux fauves, le regard aigu, un sourire indécis et flottant.

Sa toilette était celle d'un homme d'esprit : sans prétention, le linge et la chaussure exquis; il marchait très-bien sur un tapis et sans y penser. Toute sa personne respirait une bonne odeur de gentilhommerie qui allait tout d'abord aux odorats fins. Nous avons vu quelquefois de ces types dans les vignettes de Tony Johannot et de Gavarni.

Beauplaisir fut exactement l'homme dont nous parlions tout à l'heure. Dans la réunion, les gentilshommes lui étaient acquis, il traitait avec eux d'égal à égal; son savoir-faire et son savoir-vivre le rendaient maître de ceux qui ne l'étaient pas. Et cela le menait à la conquête de madame de Sillerey.

Pour aborder cette femme, il fallait être entouré d'un cortége. Elle était fière et jouissait des succès de grâces et d'esprit de Beauplaisir, et la faveur visible de la maîtresse de la maison, par un égal et réciproque retour, lui rendait ces succès plus faciles.

Quand M. Regis et sa femme parurent, madame de Sillerey accueillit le banquier avec une familiarité affectueuse et presque craintive. Bien qu'elle eût été pipée comme tout le monde à la fausse résignation de M. Regis quand elle lui avait refusé sa main, elle sentait qu'il y avait là quelque chose à craindre comme quelque chose à réparer, et qu'on ne marche pas impunément sur des espérances.

Jeanne fut reçue avec une indifférence polie.

La sœur aînée l'embrassa vaguement sur le front comme une insignifiante cadette.

Jeanne était pensive et retirée plus encore que d'habitude.

Aux égards profonds qui entourèrent le banquier, il était clair qu'on le regardait comme un personnage important, dont l'importance devait encore croître et grandir. Derrière l'homme

d'affaires et d'argent, on avait deviné le profond politique inédit.

Beauplaisir examinait madame Regis avec une anxiété défiante; Jeanne regardait Beauplaisir à la dérobée; il semblait que l'aspect de cet homme lui rappelât quelque aventure douloureuse, un souvenir pesant. Cette impression était trop confuse pour qu'elle confrontât l'homme avec ses souvenirs; elle ne se rappelait même pas : elle sentait instinctivement qu'il y avait là quelque chose à deviner.

La scène de la rue Saint-Jean-de-Beauvais avait passé pour elle comme un rêve, et, dans ce rêve, l'apparition du personnage de Beauplaisir était la figure la plus vague et la plus confuse.

Beauplaisir était inquiet. Son masque tenait encore, mais il sentait son manteau lui glisser lentement des épaules et trahir aux yeux dédaigneux de madame de Sillerey, la femme nécessaire de ses rêves ambitieux, la blouse sale et déchirée du phalanstère.

Le regard de Jeanne l'épouvantait. Il se crut reconnu et il allait droit à elle, quand M. Regis vint l'entretenir.

M. Regis faisait à Beauplaisir l'honneur d'être familier avec lui. Il avait deviné en lui l'homme supérieur et d'avenir : outre cela, Beauplaisir avait l'oreille de madame de Sillerey.

Du reste, ces deux hommes s'étaient pénétrés et savaient à peu près à quoi s'en tenir l'un sur l'autre.

Ce contre-temps désespérait Beauplaisir. Il brûlait de savoir si son secret était connu, et, s'il était connu, de parer aussitôt le coup autant qu'il était possible. Il put enfin aborder madame Regis, et lui dit :

— Madame, me permettez-vous de vous complimenter sur un acte de bienfaisance mystérieuse, d'autant plus exquise qu'il vous a fallu hasarder vos pieds dans un grenier inaccoutumé à d'aussi nobles visites ?

Jeanne parut ne pas comprendre, mais sentant que Beauplaisir avait un motif quelconque pour lui parler ainsi, elle répondit à tout hasard, un peu surprise :

— Le secret et le silence, monsieur, peuvent seuls donner du mérite à une aussi humble action, et en faire une jouissance.

— Je suis découvert! se dit Beauplaisir. Sans doute, madame, répondit-il, si votre bienfaisance n'avait eu d'heureux témoins, parfaitement décidés, d'ailleurs, à se soumettre aux exigences de votre modestie.

Jeanne le regarda fixement et se rappela tout.

A ce regard, Beauplaisir comprit qu'il venait de faire une école.

Jeanne ne savait rien, et il venait de tout lui apprendre, de découvrir ce qu'il voulait cacher.

De son côté, madame Regis parut un peu embarrassée de cette reconnaissance. Elle ne voulait pas faire rougir son mari, et elle eût voulu cacher qu'elle courait les mansardes pour guérir les maux qu'il avait faits.

Beauplaisir fut un peu étonné de l'espèce d'insistance qu'elle mit à lui demander le secret.

— Je croyais, dit-elle, m'être trompée, et j'avais oublié votre présence, si étrange et si inattendue dans ce lieu. Vous avez disparu si rapidement...

— C'est moi, madame, reprit Beauplaisir, c'est moi qui eus l'honneur de vous porter les premiers secours. Lorsque je vous vis hors de

danger, je m'aperçus que mon costume ne me permettait pas de me présenter devant vous, et je me retirai.

Jeanne le regarda avec un certain étonnement, fort innocent d'ailleurs. Les angoisses de Beauplaisir redoublèrent. Il eut la force de vaincre son trouble, et reprit avec aisance :

— Dans la mansarde voisine du misérable grenier que vous étiez venue visiter, j'étais aussi venu visiter quelqu'un. Il y a là un pauvre garçon avec qui j'ai fait mes études. C'est une triste histoire. Il avait devant lui le plus bel avenir, et au moment où il mettait le pied dans la vie, au moment où un soutien et une fortune sont le plus nécessaires à tout jeune homme, il s'est vu privé de sa fortune et de la plus honnête famille. Il est resté sous le coup, sans éléments d'agir ni de faire, avec une éducation d'autant plus nuisible dans sa position, qu'elle était plus brillante. Il est tombé dans une extrême misère. Ses anciens camarades vont le voir de temps à autre pour l'encourager et lui porter des secours. Nous finirons par le tirer de là et lui faire la position qu'il mérite. Ce jour-là, c'était mon tour.

— C'est bien, monsieur, ce que vous faites là ! dit Jeanne un peu émue.

— Lorsque je vais le voir, reprit Beauplaisir, ce pauvre garçon est d'une joie qui me réjouit et m'attriste. Sa pensée le transporte alors hors de sa misère présente. On dirait que, pendant quelques instants, il vit de sa vraie vie, de celle à laquelle il était appelé. La dernière fois il me força à dîner avec lui : il eût fallu du courage pour lui refuser ; et, pris d'une fantaisie sentimentale, que vous comprendrez facilement, pour me mettre à l'aise au milieu de la poussière de son galetas, il me fit quitter mes vêtements et prendre un costume à lui.

Beauplaisir examina sur les traits de la femme du banquier l'effet de son explication.

Jeanne ne pensait pas en ce moment à la blouse de Beauplaisir, mais à celle du malheureux dont Beauplaisir lui parlait.

— Ne serait-ce pas, dit-elle, un jeune homme qui m'a donné les soins les plus empressés ?

— Oui, madame, répondit Beauplaisir.

— J'ai cru, en effet, remarquer que sa physionomie...

— Elle n'annonce pas encore tout ce que vaut son cœur, interrompit Beauplaisir. Il y a de l'or sous ses haillons.

— Mais je ne puis comprendre qu'avec son éducation, ce jeune homme ait pu tomber dans une pareille misère!...

— Il s'est vu privé de tout, de parents et de fortune, juste au moment où il faut aux poëtes de l'argent et de la famille ; à l'âge où l'on commet le plus innocemment du monde, certaines natures surtout, les plus énormes bévues, et où il faudrait des amis vrais pour les réparer et les redresser avec une généreuse douceur. Il y a bien des génies forts et puissants aujourd'hui qui seraient morts phthisiques en naissant au monde, s'ils n'avaient pas été soulevés à leur insu, ne fût-ce que par une mère.

— Pas de mère? dit Jeanne.

— Il est seul! répondit Beauplaisir.

— C'est affreux! reprit Jeanne.

— Le monde a la sotte habitude de faire aux misérables un crime de leur misère. Comment vaincre sans épée? Comment spéculer sans argent? Comment marcher les pieds nus? Il y a

bien une certaine déesse qu'on nomme Poésie qui ouvre de temps en temps aux malheureux de larges avenues d'espérances, comme le soleil qui se précipite généreusement dans les plus tristes mansardes. Mais cette poésie trompeuse me fait plutôt l'effet d'un breuvage de malade, que d'un vin fortifiant : c'est un calmant qui laisse d'affreuses courbatures et ne guérit rien. L'ignoble, la hideuse, la risible réalité saisit l'homme au collet, au sortir de ses promenades aériennes, et lui colle brutalement le nez sur l'estomac. Voilà la vie de beaucoup de jeunes gens malades. C'est la vie de Claudien.

— Le malheureux ! dit Jeanne après un moment de silence. Et vous, monsieur, reprit-elle, vous qui avez de plus que lui la tactique des choses de ce monde, vous qui l'aimez, il faut le tirer de cet abîme.

Elle allait presque dire : « Et moi... »

Beauplaisir qui avait le regard net et perçant des gens prompts à l'œuvre et à l'exécution, Beauplaisir eut un trait de lumière qui lui éclaira nombre de recoins dans l'avenir. Il sentit que de ce moment il avait besoin de Claudien.

Voici comment Beauplaisir raisonnait : Une femme qui m'interroge quatre fois de suite dans une soirée sur un jeune homme qu'elle n'a vu qu'une fois ; Claudien qui m'entretient toute une longue matinée, mélancoliquement, dans l'*Allée des Soupirs,* d'une femme qu'il n'a vue qu'une fois. Claudien est presque poëte; Jeanne est très-femme, et de plus elle est mal mariée. Elle est la sœur de madame de Sillerey, que j'aimerais épouser ; elle est la femme d'un banquier dont j'aurai besoin. Tout ceci est net et clair.

Et Beauplaisir se mit à l'œuvre. Entre un homme tel que lui et une femme aussi simple que madame Regis, le plan était de facile exécution.

Beauplaisir, dans ses combinaisons, était éminemment logique. Il ne voyait rien de plus légitime au monde que de reprendre et reconquérir, avec de l'adresse, de petits ou de grands moyens, selon le cas, ce qu'il pensait lui être dû dans le grand partage. Il voyait un but au bout d'une carrière, et, comme les concurrents étaient nombreux, il n'hésitait pas à jouer de ruse et à les bousculer sans façon lorsqu'il le pouvait. Il

appelait cela de l'habileté, et il était content de lui et dormait bien quand il avait été habile.

Il recommença donc à parler à Jeanne rayons, misère, espérance, soleil réchauffant, Hégésippe Moreau, Gilbert, hideuse faim et royale poésie...

Il est facile d'exciter et d'allumer un auditoire qui vous aide.

Il chargea énormément les couleurs, et poétisa outre mesure le caractère et la vie de Claudien.

Mais tout cela fut agréablement composé et élégamment dit. Il mit certains détails de côté et laissa des parties du tableau dans une ombre nécessaire. Il ne savait pas assez parfaitement le terrain pour risquer plus qu'il ne fallait.

Si bien qu'au bout d'une demi-heure, l'image de Claudien posait dans une splendeur chattertonienne, auréole d'une misère décente et propre, qui eût pu intéresser d'autres femmes qu'une femme de banquier malheureuse.

Lorsqu'il fut arrivé là, qu'il vit Jeanne convenablement montée au diapason nécessaire, lorsqu'il put être sûr que cette conversation était grosse de pensées et peut-être d'événements, il

choisit habilement, pour quitter Jeanne, le moment où chez elle, rêveuse, commençait ce travail lent et progressif que Stendhal a ingénieusement appelé la *cristallisation*.

C'était justement l'heure habituelle du départ de Beauplaisir. N'ayant pas de voiture, il sortait à dix heures d'une maison où chacun avait la sienne.

Nous savons des lecteurs qui comprendront cela.

En reprenant le chemin du phalanstère, il réfléchit aux fruits de cette soirée, arrêta la situation, et se formula nettement le plan qu'il venait d'improviser.

Si les événements suivaient le courant de la vraisemblance, et si rien ne les contrariait, il espérait que Jeanne et Claudien se joindraient malgré l'abîme ouvert entre eux. Leur secret dans sa main, il tiendrait alors les rênes de ce couple attelé au char de sa fortune.

Après sa rencontre étrange avec Jeanne au petit hôtel de Normandie, il comprenait que le moindre incident pouvait faire écrouler le château de cartes de son avenir, et sentait la néces-

sité de presser son mariage. Avec les nouveaux éléments qu'il se créait, il agirait sur Claudien et se servirait de lui sur Jeanne. En posant, par des procédés à trouver, celle-ci vis-à-vis de sa sœur aînée avec une personnalité moins effacée et plus énergique, il se réservait en elle un moyen d'action sur madame de Sillerey.

Enfin, par tous ces personnages dont il allait tenir tous les fils, il étendait indirectement sa main sur M. Regis lui-même.

— Eh bien, dit-il à Claudien en rentrant au phalanstère, je viens de la voir.

— Qui? demanda Claudien, se dressant avec énergie sur son séant.

— Madame Regis, répondit Beauplaisir, qui feignait de ne pas remarquer l'agitation de son ami.

Il continua en se déshabillant :

— Nons avons parlé beaucoup de toi.

— Que peux-tu avoir dit de moi à une femme qui ne me connaît pas?

Et il s'efforçait de paraître indifférent.

— Quelle femme! reprit Beauplaisir sans ré-

pondre. Je l'avais mal jugée! Un ange! tout le cœur d'un ange et toute l'intelligence du cœur! Elle méritait mieux que ce qu'elle a, car je me suis aperçu qu'elle n'est pas heureuse avec son mari. Tu lui plais beaucoup, dit-il légèrement et comme sans conséquence. Cette femme-là, reprit-il avec plus de gravité, a besoin d'aimer et d'être aimée : elle est malade de solitude. Elle aimera avec passion le bien avisé qui aura l'idée de la regarder.

— Madame Regis, un amant? Je ne le crois pas, dit Claudien très-ému.

— Bah! mon cher, fit Beauplaisir en se fourrant sous la couverture, la femme est toujours femme. Bonsoir.

Claudien ne dormit pas.

Le lendemain, il alla reprendre sa place derrière l'orme de la grande route, vis-à-vis de la maison de M. Regis.

Vers les onze heures du soir, la fenêtre de la chambre à coucher de Jeanne s'illumina, et une ombre se dessina à plusieurs reprises derrière les rideaux épais.

— Elle est là! se dit Claudien.

Au bout de quelques instants, la lumière s'éteignit.

Jeanne dormait.

Claudien passa la nuit tout entière, les yeux fixés sur cette fenêtre.

Vers le matin, il rentra chez lui harassé, mourant de la fatigue et de besoin, et alla, le soir même, reprendre sa place derrière l'orme de la route, son unique et discret confident.

Il passa plusieurs nuits dans cette contemplation extatique de la fenêtre de Jeanne. Quelquefois il l'entrevoyait elle-même : que n'eût-il pas donné pour prolonger ces instants-là !

Mais sa santé ne pouvait pas résister longtemps à de pareilles secousses morales et physiques.

Ses trois amis s'inquiétaient de le voir ainsi morne et sombre. Sa figure changeait à vue d'œil.

Un soir, il se traîna plutôt qu'il ne marcha jusqu'à sa place tant aimée. Il vit M. Regis sortir de la maison, dans son cabriolet, et prendre la route de Paris.

Presque aussitôt la lumière parut à la fenêtre

de Jeanne, et, comme tous les soirs, s'éteignit quelques instants après.

Claudien resta sur la route, seul avec sa pensée.

Depuis deux jours, il n'avait pris aucune nourriture, car la misère avait été plus terrible que jamais ce jour-là et la veille, au phalanstère.

Claudien frissonnait par instants. Une chaleur dévorante le consumait. Des idées bizarres et fantastiques traversaient son cerveau fatigué. Il parlait tout haut dans quelques moments, comme si quelqu'un eût été là pour l'entendre.

Puis, il se taisait tout à coup, et regardait avec effroi autour de lui, craignant d'avoir été écouté.

Les images de Jeanne, de M. Regis, de Beauplaisir, la scène de l'asphyxie, Grouard, Éleuthère passaient tour à tour devant ses yeux, fixés sur un point au milieu des ténèbres et effrayamment dilatés. Un instant, il crut entendre des cris de détresse, il lui sembla voir la maison de M. Regis en feu...

Jeanne était penchée hors de sa fenêtre, d'où la fumée sortait à flots...

Claudien s'élança vers la maison avec la rapidité d'une flèche...

En traversant la route, une pierre le fit trébucher. Il tomba avec violence. . . . . . .

Quelques heures après, M. Regis revenait de Paris comme il le faisait chaque soir. Il sommeillait sous la capote de son cabriolet, et sa main appesantie soutenait à peine les guides.

Le domestique s'était endormi sous les plis de son carrick.

Tout à coup, le cabriolet s'arrêta brusquement.

M. Regis ouvrit les yeux et vit son cheval les jambes en arrêt, la tête dressée, les naseaux haletants :

Un homme était étendu sans mouvement sur la route.

Le domestique, éveillé par la secousse, avait déjà sauté à terre et retournait le corps de Claudien.

— Est-il mort ou ivre ? demanda M. Regis.

— Ma foi ! monsieur, répondit le domestique, ses mains sont bien froides et sa figure est bien pâle. Il a de la terre dans la bouche et dans les

yeux ; mais il me semble qu'il n'est pas tout à fait mort. Pour être pris de vin, je jurerais qu'il ne l'est pas.

— Appelle quelqu'un et fais-le transporter dans l'hôtel.

Quelques minutes après, Claudien, toujours évanoui, était déposé dans un lit, et le domestique courait à franc étrier chercher un médecin à Paris.

VI

FIÈVRES.

L'agitation causée dans la maison par cet événement éveilla madame Regis. Elle se leva, et, au moment où elle allait sortir de son appartement, M. Regis entra.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur? lui demanda-t-elle avec inquiétude.

— Presque rien ; un jeune homme qui était évanoui sur la route, et que mon cheval a failli écraser.

— Oh ! mon Dieu !

— Je l'ai fait mettre dans la petite chambre

verte. Je suis fâché de vous donner, ma chère amie, le voisinage d'un malade; mais on n'a trouvé pour le moment que cette chambre où on pût le transporter.

— Est-ce qu'il est blessé? Il faudrait faire venir un médecin.

— Nous avons pensé à cela.

Presque au même instant, en effet, la femme de chambre annonça le docteur.

— Attendez, dit M. Regis, je vais voir ce pauvre garçon avec lui.

Et il sortit.

La chambre où l'on avait déposé Claudien était placée au bout d'un couloir sur lequel s'ouvrait une des portes de l'appartement de Jeanne.

Jeanne attendit longtemps le retour de M. Regis avec une certaine impatience. Elle eût désiré savoir tout de suite le résultat de la visite du docteur. Par une espèce de pressentiment assez étrange et dont elle ne pouvait se rendre compte, il lui semblait qu'elle était pour quelque chose dans l'événement qui venait d'avoir lieu.

Enfin, M. Regis parut.

— Eh bien, monsieur? lui demanda-t-elle avec une expression d'anxiété qui la surprit elle-même.

— C'est une fièvre chaude, répondit fort tranquillement M. Regis. Le malade est encore évanoui; mais le docteur en répond.

— La famille de ce jeune homme est peut-être inquiète?

— Sa famille, s'il en a une, n'est sans doute pas à Paris. Le costume de ce pauvre diable est déplorable, du linge dans un état!... Vous n'avez pas l'idée d'une misère pareille. Pourtant sa physionomie ne m'a pas paru commune.

— Je voudrais m'assurer moi-même que rien ne lui manque, dit Jeanne. Dans l'état où est ce malheureux...

— Voulez-vous que je vous conduise vers votre nouvel hôte?

Claudien en ouvrant les yeux aperçut auprès de lui une femme de service qu'on avait chargée de sa garde. Il voulut parler.

— Taisez-vous, monsieur, lui répondit cette femme. C'est l'ordre du médecin.

Claudien obéit comme un enfant, sans comprendre.

La souffrance le rendait incapable de toute pensée, de toute réflexion. Il faisait d'incroyables efforts pour s'expliquer sa présence dans cette chambre qu'il ne connaissait pas, où il n'était jamais venu, pour lui rappeler les circonstances qui avaient pu l'y conduire. Mais c'était en vain. Il y avait un point où sa mémoire lui faisait totalement défaut, et, fatiguée de poursuivre une idée, son imagination, exaltée par la fièvre ardente qui le consumait, se répandait en divagations bizarres et incohérentes.

Tout à coup, le grincement d'une porte qu'on ouvrait, une bouffée d'air frais qui envahissait la chambre semblèrent réveiller Claudien.

Une image nouvelle lui apparut; il poussa un cri...

Jeanne venait d'entrer avec M. Regis.

Jeanne pâlit en reconnaissant Claudien qui s'était évanoui. Vivement émue, elle lui donna les premiers soins, s'assura que rien ne lui manquait, et le quitta en le recommandant aux soins de la garde-malade,

Claudien avait à peine eu le temps de la voir. Il crut avoir été le jouet d'une hallucination. Sa tête brûlante retomba sur l'oreiller et il s'endormit d'un lourd sommeil.

Jeanne avait été vivement émue en retrouvant ce jeune homme qu'elle n'avait jamais pensé revoir.

Sa première impression avait été toute de terreur et d'embarras. Bien que sa visite à la rue Saint-Jean-de-Beauvais n'eût qu'un motif hautement avouable, quant à elle-même, elle pensait avec raison que Claudien avait pu apprendre les causes de l'étrange événement qui l'avait mis en contact avec elle et l'ancienne maîtresse de M. Regis. Elle songeait qu'elle aurait à rougir devant un étranger de la conduite de son mari.

Mais elle n'hésita pas à se dire qu'après ce qui était arrivé, elle devait tous ses soins à celui qui l'avait elle-même sauvée.

Vivement intéressée d'ailleurs par ce que lui avait révélé Beauplaisir, elle demanda à son mari de laisser à l'hôtel le malade jusqu'à son entier rétablissement.

M. Regis accéda à ce qu'il regardait comme un désir de femme inoccupée et sensible.

Jeanne, alors seule pendant les longues journées que M. Regis passait à Paris pour ses affaires, se décida à ne pas quitter le chevet du malade.

L'état de celui-ci était plus grave que le médecin ne l'avait jugé au premier abord. Le délire dura plusieurs jours, pendant lesquels Jeanne fut pour ainsi dire constamment auprès de lui. Les paroles désordonnées qu'il laissait échapper rappelaient à Jeanne ce qu'elle savait de son histoire. Elle se sentait touchée d'une profonde pitié en pensant à l'affreuse misère, aux cruelles privations que le malheureux avait dû souffrir. Il ne lui venait pas à l'idée que ses souffrances morales avaient été bien plus terribles encore.

Un soir que Claudien avait été beaucoup plus agité qu'à l'ordinaire, elle voulut veiller une partie de la nuit auprès de lui.

Au moment où la garde-malade sortait de la chambre pour aller hâter la confection de quelque médicament, Claudien, tiré, par le bruit,

de l'assoupissement où il était plongé, se leva brusquement sur son séant.

Jeanne, effrayée, voulut appeler.

— Oh! restez! par grâce, restez! lui dit Claudien en la regardant avec amour : il y a si longtemps que je vous cherche!... Est-ce bien vous?... Ne vous en allez pas, je vous en prie les mains jointes... N'ayez pas peur de moi, je ne vous ferai pas de mal : vous savez bien que je vous aime... Si vous m'abandonnez, que deviendrai-je?...

Jeanne s'était levée avec effroi. L'accent plein de douceur de Claudien calma ses craintes et la fit hésiter.

Claudien parlait toujours : il lui racontait avec des paroles brûlantes son amour, les nuits qu'il avait passées à regarder sa fenêtre.

Jeanne découvrait malgré elle un secret qu'elle avait pressenti déjà, et sur lequel elle avait voulu fermer les yeux. Il n'était pas possible de ne pas voir dans ce que disait Claudien autre chose que des paroles inspirées par la divagation fébrile.

Jeanne en avait pitié : elle l'écoutait.

Elle s'efforça de le calmer, craignant qu'il ne continuât à parler ainsi devant la garde-malade qui pouvait arriver à chaque instant. Embarrassée, inquiète, elle lui abandonna sa main qu'il étreignit avec passion sur ses lèvres.

Puis, brisé par des émotions si fortes, il retomba haletant sur son lit, et s'endormit de ce sommeil sans repos que donne la fièvre.

— Pauvre jeune homme! dit-elle en le regardant.

La garde-malade rentrait, Jeanne retira précipitamment sa main...

Lorsqu'elle avait revu Claudien malade et presque mourant, la première pensée de Jeanne s'était reportée, ainsi que nous l'avons dit, sur la scène de la rue Saint-Jean-de-Beauvais, au moment où Claudien l'avait elle-même arrachée à la mort.

Tout entière alors à ses émotions personnelles, elle avait prêté trop peu d'attention aux acteurs secondaires de ce drame lugubre pour ne pas les oublier aussitôt.

La vue de Claudien lui avait rappelé la dette qu'elle avait contractée envers lui. Un senti-

ment mystérieux d'invincible sympathie, excitée encore par ce que lui avait dit Beauplaisir, l'attirait d'ailleurs vers Claudien, et elle se laissait aller à cette affection pure et désintéressée.

A mesure qu'elle avait levé le voile de l'existence de Claudien, cette affection s'était accrue encore. La misère de celui à qui elle devait la vie lui avait inspiré une profonde et sainte pitié. Dans un généreux élan de cette tendresse presque maternelle qu'elle portait à Claudien, elle s'était sentie appelée à lui servir d'ange protecteur. Elle n'avait pas songé un instant au danger qu'elle pouvait courir elle-même en s'imposant ce rôle, si beau qu'il pût être.

Elle recula pourtant devant sa tâche, lorsque, dans le délire de la fièvre, Claudien lui fit l'aveu de son amour.

Jeanne ne pouvait aimer son mari, mais son caractère comme son éducation l'attachaient étroitement à ses devoirs.

Mais l'âme de Jeanne était vierge. Aussi ne put-elle apprécier le péril secret de ce qu'elle voulait tenter. Les confidences que les circonstances l'avaient forcée de faire à Claudien ren-

daient ce péril plus imminent encore. Jeanne ne le vit pas. Elle se dit qu'elle ferait tout pour étouffer dans le cœur de Claudien une passion qu'elle ne pouvait partager sans se perdre, et qu'elle y parviendrait. Elle attendit surtout du temps, l'imprudente, les moyens d'éteindre cette passion.

Cependant l'inquiétude était grande au phalanstère.

Depuis un mois, Claudien n'avait pas reparu. Éleuthère, surtout, ému par sa disparition, avait déployé la plus grande activité de corps et d'esprit à la recherche de son ami. Toutes ses démarches, toutes ses informations avaient été inutiles. Il avait fait avec Beauplaisir et Grouard mille commentaires sur cet événement, et, voyant que ses recherches n'amenaient pas de résultat, il s'était remis à ses travaux d'atelier, se résignant, puisqu'il ne pouvait en être autrement, à attendre des nouvelles de Claudien.

Beauplaisir continuait ses fréquentes absences, et Grouard, dévoré d'inquiétudes sur le sort de sa redingote que Claudien avait em-

portée, entassait, pour se consoler, rimes sur rimes.

Un matin que tous trois étaient réunis dans leur petite chambre, se partageant un frugal déjeuner, la porte s'ouvrit et Claudien, à peine convalescent, pâle et défait, apparut sur le seuil.

Grouard poussa un cri de surprise.

Beauplaisir lui serra la main.

Éleuthère s'était déjà jeté à son cou et l'avait embrassé avec effusion.

— Te voilà donc enfin ! lui dit-il. D'où sors-tu?

— Je viens de l'hôpital, dit Claudien qui avait préparé son mensonge avant d'entrer.

— Et à quel hôpital étais-tu donc? demanda Éleuthère.

— A l'Hôtel-Dieu, répondit Claudien.

Beauplaisir regardait Claudien sans rien dire.

— Moi, reprit Éleuthère, qui ai visité les listes d'entrées dans tous les hospices et qui ne t'y ai pas trouvé! Tu avais donc pris un autre nom que le tien ?

— Oui, j'avais changé de nom.

— Et pourquoi nous as-tu laissés si longtemps dans des transes pareilles? continua Éleuthère avec mécontentement. Pourquoi ne nous écrivais-tu pas?

— Je pensais ne rester là que deux ou trois jours au plus, et je ne voulais pas vous inquiéter.

— Bon moyen, ma foi!

— Mais, reprit Claudien qui paraissait vouloir couper court à cet interrogatoire, je suis un peu fatigué et je voudrais bien me coucher.

— Attends, dit avec empressement Éleuthère, je vais t'arranger le lit. Aide-moi donc un peu, toi, monsieur Grouard.

Et il se mit à retourner avec ardeur la paillasse et l'unique matelas, gourmandant de temps en temps le malheureux Grouard quand celui-ci disposait maladroitement un drap où était trop longtemps à tendre la couverture. Quand ce fut terminé :

— La! couche-toi maintenant, mon vieux Claudien. Veux-tu que je te déshabille?

— Merci, mon ami, répondit Claudien en quittant sa redingote. Mon pauvre Grouard,

dit-il, je vous ai gardé votre redingote plus longtemps que je ne pensais.

— Il n'y a pas de mal, répondit Grouard, qui, comme le père de l'enfant prodigue, était trop heureux de revoir son unique vêtement pour ne pas tout pardonner.

Éleuthère, pour débarrasser Claudien, prit la redingote d'entre ses mains.

— Comme c'est lourd! dit-il. Qu'est-ce que tu as donc dans ta poche?

Rien du tout, dit Claudien avec insouciance.

Éleuthère tira brusquement le mouchoir qui gonflait et chargeait cette poche.

Un petit paquet sauta avec le mouchoir et tomba lourdement à terre. Le papier qui l'enveloppait creva sous le poids de la chute, et une douzaine de doubles louis roulèrent dans la chambre...

Grouard et Éleuthère étaient restés la bouche béante, les yeux grands ouverts.

Beauplaisir ne s'étonna pas.

Claudien, qui allait se mettre au lit, se retourna.

Ses joues pâles s'animèrent sous une vive

rougeur. Il comprit d'où cet or pouvait lui venir.

C'etait Jeanne qui l'avait glissé dans ses vêtements sans qu'il s'en aperçût.

Claudien éprouva un indicible sentiment de gène et d'humiliation en touchant les pièces que ses amis avaient ramassées et qu'ils lui remettaient. Le contact de cet or souillait ses mains. En réfléchissant, il ne pouvait cependant en vouloir à Jeanne pour ce don qui froissait si fortement son orgueil, mais qu'un affectueux intérêt avait seul pu provoquer.

— Quand je la reverrai, pensa-t-il, je lui ferai un reproche tel...

Il devait en effet la revoir...

— Mets cela de côté, dit-il à Éleuthère. C'est une commission dont un malade de l'hôpital m'a chargé.

— Pas plus qu' ça de monnaie ! dit Éleuthère en comptant les pièces. Dire qu'il y a des gens qui ont ça dans leur poche, et qui vont se faire soigner à l'hôpital !

Au bout de quelque temps, un sommeil réparateur ferma les paupières de Claudien.

Éleuthère sortit, fermant la porte avec précaution, et emmenant Grouard et Beauplaisir.

En s'éveillant, Claudien vit Beauplaisir seul, assis à son chevet.

— Comment te trouves-tu? lui demanda celui-ci.

— Très-bien. — Où est donc Éleuthère ?

— Il est allé demander un bouillon pour toi au propriétaire. — Ah ça ! maintenant que nous sommes seuls, dis-moi un peu ce qui t'est arrivé ?

— Rien autre chose que ce que je vous ai dit, repondit Claudien, bien décidé à ne faire aucune confidence — à Beauplaisir surtout.

— Vraiment ! tu sors de l'hôpital ?

— Je sors de l'hôpital.

— Ah ! fit Beauplaisir avec un certain mécontentement.

Il voyait tous les jours madame de Sillerey , et souvent M. Regis , et nous savons qu'il avait un intérêt à tout connaître. Il avait appris l'accident arrivé à Claudien et son séjour à l'hôtel Regis.

Éleuthère et Grouard entraient au même in-

stant, portant un consommé parfumé, un pain de gruau et un vase plein de tisane.

Claudien mangea avec appétit.

Puis Éleuthère, qui avait demandé au propriétaire d'occuper un ou deux jours la chambre voisine restée vacante, s'y retira avec Beauplaisir et Grouard, pour laisser reposer *son* malade.

Éleuthère, le lendemain, voulut absolument ne pas se rendre à son atelier pour passer la journée auprès de lui, bien que cela fût tout à fait inutile.

Éleuthère s'exagérant la gravité de la maladie de son ami, maladie bien et dûment terminée, Éleuthère avait remué ciel et terre, et s'était procuré l'argent dont on pourrait avoir besoin.

Voyant Claudien bien rétabli, il fit monter un dîner copieux; Claudien en prit sa bonne part, bien que de temps à autre Éleuthère élevât de vives réclamations sur les dangers d'une nourriture trop abondante pour un malade

Après le dîner, Claudien demanda à Grouard sa redingote.

— Pourquoi faire? dit Éleuthère,

— Parbleu! pour la mettre, répondit Claudien.

— Tu veux sortir?...

— Mais, oui.

Éleuthère leva les mains au ciel avec indignation.

— Mais tu es donc fou? s'écria-t-il. Sortir dans l'état où tu es!

— Dans quel état suis-je donc? demanda Claudien en riant de la figure effrayée d'Éleuthère.

— Dans quel état, malheureux! tu me le demandes! Mais tu veux donc te tuer?

— Le fait est, mon cher, dit Grouard, très-accessible de sa nature à la contagion de la crainte, le fait est que vous feriez mieux de rester ici.

— Allons donc! dit Claudien.

— Mon ami, insista Éleuthère, je t'en prie, ne sors pas.

— Il le faut absolument.

— Pourquoi faire?

— Pour... aller remettre cet argent.

— Tu le remettras demain.

— J'ai promis pour ce soir.

— Eh bien, je vais le porter.

— Cela ne se peut pas, dit Claudien, qui finissait par s'impatienter tout en endossant la redingote, j'ai promis de le porter moi-même, et j'y vais.

Il se leva résolûment, prit son chapeau et descendit.

Éleuthère réfléchit un moment, — puis il sauta sur sa casquette.

— Je ne veux pas l'*abandonner* comme cela, dit-il à mi-voix à Beauplaisir et à Grouard.

Et il descendit à pas de loup l'escalier derrière Claudien.

Celui-ci passa la porte de l'allée sans se douter qu'il était suivi.

Éleuthère ne le perdit point de vue.

Ils descendirent ainsi ensemble jusqu'au bas de la rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Claudien se dirigea vers le quai par les petites rues noires et bourbeuses qui y conduisent. Puis il traversa le pont Notre-Dame, et s'avança vers l'endroit où s'élevait l'ancien archevêché, et qui était encore encombré des matériaux provenant de la démolition de cet édifice.

— Que diable va-t-il faire par-là? se disait Éleuthère. Où porte-t-il cet argent? Il n'y a pas un chat ici.

Au bout de quelques instants de marche, Claudien s'arrêta et regarda autour de lui. Le lieu où il se trouvait était désert.

Éleuthère s'était dissimulé de son mieux derrière un énorme fragment de colonne.

— Il veut attraper le *mal de la mort,* se dit Éleuthère avec angoisse en voyant Claudien s'asseoir sur une pierre. — Aller s'asseoir sur une pierre humide, au bord de l'eau! à cette heure-ci! — S'il avait mis son mouchoir sous lui, encore! — Je ne peux vraiment pas le laisser ainsi.

Et il allait s'avancer vers Claudien, sans plus s'inquiéter de mécontenter celui-ci et de lui montrer qu'il l'avait suivi, lorsqu'il le vit se lever brusquement et courir dans la direction du pont.

A la lueur douteuse d'un réverbère qui dansait en grinçant, pendu à sa potence de fer, Éleuthère vit Claudien s'approcher avec une femme.

— Tiens, tiens, tiens! dit-il tout étonné, et tranquillisé subitement sur le compte de son malade, il n'est pas aussi bas que je le croyais! Ce dissimulé-là, qui ne me disait rien, et qui fait des cachotteries avec les amis... Je voudrais bien qu'il sût que je suis là. — Oh! une idée!... je vais leur faire une peur atroce...

Il se glissa, courbé, le long du parapet, dont l'ombre l'empêchait d'être aperçu.

— Que je vous remercie d'être venue! dit Claudien à la femme qu'il avait abordée.

Jeanne, — c'était elle, — ne répondit pas. Elle saisit le bras de Claudien, et s'y appuya avec force, comme si elle eût craint de tomber.

— Qu'avez-vous ? dit Claudien, effrayé de l'émotion violente qui agitait Jeanne.

— J'ai peur, répondit-elle d'une voix étouffée.

— Que pouvez-vous craindre ? Vous êtes avec moi, et nous sommes seuls.

— Si l'on m'apercevait...

— Pardonnez-moi de vous avoir tant priée de venir, dit Claudien avec regret, et ému de l'agitation de Jeanne.

— J'ai hésité longtemps pour me décider à

venir ; mais je vous l'avais promis. J'ai pensé à vous, et je suis venue.

— Oh! merci, dit Claudien, de ce souvenir qui a parlé plus haut que vos craintes et vos terreurs. Que d'amour il faudra pour vous rendre tout cela !

— Ne parlez pas d'amour ici, dit Jeanne avec un mouvement, — vous me donneriez un remords.

— Un remords? dit Claudien. — Vous !

— Devrais-je être ici ?

— Mais vous y êtes venue parce que vous saviez qu'un malheureux devait vous y attendre, et que pour lui une heure passée près de vous était une éternité de bonheur : vous êtes venue comme vous allez partout où il y a des maux à faire oublier, et des larmes à tarir. Vous vous êtes dit que si je ne vous voyais pas, je m'en retournerais avec une douleur de plus, et une espérance de moins. Vous avez pensé tout cela, et vous êtes venue, malgré tous les dangers et toutes les craintes. Et vous parlez de remords ! — Comme si la Providence se repentait d'être la Providence !..,

Et Claudien, en parlant ainsi, avait mis dans sa voix tout l'amour qu'il avait dans son âme. Mais ce lyrisme paradoxal qui, dans un autre moment, et surtout dans un autre lieu, eût peut-être fait oublier à Jeanne ses inquiétudes, ne pouvait ici la convaincre, ni l'empêcher de trembler. L'exaltation même de Claudien l'effrayait.

— Comment vous êtes-vous trouvé depuis hier matin? dit-elle pour changer la conversation. Qu'avez-vous fait depuis que vous m'avez quittée?

— J'ai pensé à vous.

— Ce n'est pas assez, Claudien. — Écoutez-moi. — Un triste événement, dont j'aurais voulu cacher le secret à tous les yeux, vous a fait connaître à moi. Vous vous êtes révélé tel que vous êtes, plein de bons et de généreux sentiments. Vous avez toute l'intelligence nécessaire pour vous créer un bel avenir. Si vous m'aimez, Claudien, prouvez-le-moi, et rendez-moi heureuse en travaillant à votre propre bonheur. Promettez-le-moi, et tenez votre promesse; ce sera la meilleure preuve d'affection

que vous puissiez me donner, et c'est la seule que je vous demande. Je vous suivrai de mes vœux, — de mes vœux bien ardents, — dans la carrière que vous embrasserez. Je viendrai vous soutenir dans vos travaux et dans vos espérances, aux heures du doute et du découragement. Je serai la confidente de vos travaux, j'y applaudirai tout bas, jusqu'à l'heure où je pourrai applaudir tout haut à vos succès. Vous ferez ce que je vous demande, n'est-ce pas, Claudien ? Un jour vous me donnerez cette suprême joie de vous voir heureux. — Et alors, dit-elle plus bas et en penchant la tête, si mes remords me parlent trop haut de votre amour, en songeant que votre bonheur aura été son ouvrage, la faute de vous avoir écouté me paraîtra moins grande, et je pourrai peut-être m'absoudre à mes propres yeux. Je vous estime assez pour ne pas craindre de vous confier ma tranquillité, ma réputation, mon honneur.

— Oh ! Jeanne ! que je vous aime ! Votre affection pure et sainte m'élève. Je serai digne de vous.

— Travaillez, mon ami ; que les obstacles

matériels de votre position ne vous arrêtent pas...

Claudien ne songeait en ce moment qu'au bonheur de contempler Jeanne, de la sentir près de lui.

Pour venir à ce rendez-vous, dans ce lieu isolé et désert, seule, à une heure pareille, elle avait mis de côté toutes les craintes, toutes les préoccupations de son caractère timide, tout sentiment de sa position. C'était le plus immense sacrifice qu'elle pût faire, si immense que toutes ses forces avaient à peine pu y suffire. Elle donnait à Claudien la mesure de son abnégation et de son dévouement, et le cœur de Claudien n'était pas au-dessous de l'intelligence de ce dévouement.

Mais les paroles qu'elle venait de prononcer réveillèrent en lui une pensée que de plus douces émotions lui avaient fait oublier. Son front s'assombrit.

— Je me sens, dit-il, assez de force maintenant pour vaincre seul les obstacles dont vous me parlez. Je ne vous demande qu'une chose, Jeanne, de vous revoir encore; que votre voix

aimée vienne me soutenir et m'encourager dans ma route. — Mais, je vous en prie : — rien de plus !

Il venait de remettre dans la main de Jeanne l'or qu'elle avait glissé dans ses vêtements.

Jeanne resta la main ouverte ; une larme brillait dans ses yeux.

Claudien sentit son cœur se serrer à ce reproche muet. Il regrettait presque en ce moment d'avoir froissé par une délicatesse brusque et peut-être excessive, pensait-il, ce cœur si tendre, si dévoué.

— Je vous afflige, lui dit-il, et je vous demande pourtant de ne pas insister. Ce serait pour nous deux un débat aussi pénible qu'inutile. Vous me donnez un trésor infini auprès duquel tout le reste n'est plus rien. Cet or est de trop.

— De l'orgueil ! murmura Jeanne, douloureusement affectée. Vous ne m'aimez pas.

— Puissance du ciel ! s'écria Claudien. Je ne vous aime pas !...

— Non, Claudien, vous ne m'aimez pas. Qu'est-ce donc que ce misérable service que vous repoussez si absolument ? Non, vous ne

m'aimez pas, puisque vous l'appréciez si haut. Si j'étais à votre place et que vous fussiez à la mienne, comment accepteriez-vous un refus?...

Ces paroles peinaient vivement Claudien. Il eût donné sa vie pour éviter à Jeanne le moindre chagrin, la plus insignifiante contrariété, mais sa fierté se révoltait à l'idée d'accepter un service de la femme même qu'il aimait.

Jeanne se soumit avec peine à cette volonté qu'elle ne pouvait vaincre, et si elle fut blessée par ce refus, peut-être n'en aima-t-elle que davantage Claudien.

S'il est faux que l'amour ne puisse exister sans l'estime, il est à croire que l'estime doit augmenter l'amour.

Jeanne et Claudien parlèrent longtemps encore, lui de son amour, de l'immensité de sa reconnaissance pour la femme qui s'était baissée vers lui et lui avait tendu la main; Jeanne de ses projets, de ses espérances. Lorsque arriva le moment de se quitter :

— Séparons-nous, dit Jeanne, avec une émotion plus forte qu'elle ne l'aurait cru.

Les quelques instants qu'elle venait de passer,

les dangers qu'elle courait en venant à ce rendez-vous, avaient fait faire à son cœur un pas immense vers Claudien.

— Déjà? dit-il.

— Je devrais être partie depuis longtemps. Songez à ce qui arriverait si l'on s'apercevait...

— Je ne vous retiens pas, dit Claudien avec tristesse. Adieu!

— Adieu et courage, dit Jeanne en lui serrant la main.

— Vous reverrai-je? demanda Claudien.

— C'est impossible, répondit-elle, je ne puis vous le promettre.

— Au moins, dit Claudien suppliant, m'écrirez-vous?

Jeanne réfléchit un instant.

— Je vous écrirai, dit-elle.

— Bientôt?

— Bientôt.

Elle s'éloigna avec effort.

Claudien, cloué à la place où elle l'avait quitté, la suivait du regard.

Lorsqu'elle tourna le coin de l'église, des miaulements et des aboiements se firent enten-

dre avec fracas. Jeanne recula effrayée; des glapissements de toute nature imitant avec plus ou moins de vérité les cris de différents animaux, se succédaient dans un vacarme affreux. Jeanne s'enfuit tremblante.

Claudien accourut, mais tout avait disparu. Il entendit seulement des éclats de rire prolongés, et il lui sembla voir de loin la blouse et la casquette d'Éleuthère qui s'enfuyaient vers le pont Notre-Dame de toute la vitesse de celui qui les portait.

VII

LES DEUX FRÈRES.

Six mois se sont écoulés depuis le premier rendez-vous de Claudien et de Jeanne au palais de l'archevêché, et nous voilà forcé de conduire le lecteur bien loin du phalanstère. Il faut environ une heure de marche pour aller du quartier Saint-Jacques au Marais ; mais pour qui veut observer la différence ou plutôt le contraste qui existe entre ces deux parties de la grande ville, il y a une distance de cent lieues à franchir.

Les maisons sont petites, à un ou deux étages, trois au plus.

Plusieurs de ces maisons n'ont pas de rez-de-chaussée sur la rue, ou bien les fenêtres en ont été murées, et la maison ne commence qu'au premier étage.

Il est trois ou quatre de ces rues que l'on parcourrait de suite sans trouver une boutique; fruitiers et blanchisseuses de fin semblent à jamais bannis de ce quartier discret.

C'est dans une de ces maisons que nous allons retrouver Claudien.

Celle-ci, semblable du reste à ses voisines, s'en distingue peut-être par une apparence plus retirée, j'allais dire plus mystérieuse encore.

Reculée par suite de sa réédification récente, elle semble vouloir se blottir et s'effacer derrière les autres.

En face d'elle, un petit café-estaminet cherche à se mettre en évidence, en laissant se balancer au-dessus de sa devanture sombre et enfumée une grosse lanterne carrée, aux verres dépolis et huileux par endroits.

Des rideaux blancs, jaunis, sont soigneuse-

ment tendus derrière les vitres ternes, sans doute pour dissimuler aux curieux le vide perpétuel de l'établissement, triste et à l'air malheureux comme un dépôt de la Compagnie hollandaise.

L'appartement de Claudien est situé à un troisième étage.

L'ameublement en est à la fois simple et élégant. Il se compose d'un meuble vert d'acajou, de quelques belles gravures encadrées dans de larges bordures de chêne, d'une pendule formée d'un gros cube de marbre noir, portant en relief aiguilles et chiffres d'or, et enfin de candélabres de bronze d'un goût parfait. Mais, chose singulière et que pourtant l'on comprendra bientôt, dans ces mille petits riens accessoires qui sont souvent, pour le luxe et le prix, la partie la plus importante d'un mobilier parisien, rien n'annonce un appartement de garçon.

Ces ornements secondaires n'ont pas même la prétention d'être utiles à quelque chose.

Éleuthère, le phalanstérien positif, se fût écrié après une heure d'examen :

— Ah çà ! mais il n'y a rien ici.

Évidemment une main de femme avait présidé au choix de ces puérilités.

Claudien se promène dans sa chambre, en marchant de la porte à la fenêtre. Il reste dans l'ensemble de ce personnage peu de chose du Claudien Forget que nous avons trouvé autrefois fumant dans le cabinet garni de la rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Sa mise est élégante, trop élégante peut-être pour un homme qui reste chez lui. Son visage a perdu cette maigreur bistrée et cette expression de rêveuse insouciance dont le type semble contagieux chez les artistes pauvres et chez les bohémiens qui en prennent le titre. Son regard est assuré; son sourire a perdu cette amertume que l'on plaint et que l'on excuse; c'est à présent chez lui le signe d'un bonheur si parfait qu'on serait tenté de le trouver insolent.

Sur une causeuse est étendue une femme qui le contemple. Cette femme est Jeanne Regis.

— Mais encore que fais-tu ? A quoi penses-tu? dit-elle en souriant.

— Vraiment, je ne sais pas, répondit Clau-

dien : je dors tard, je ne vois personne autre que toi, je sors très-peu...

— Et... franchement, tu es heureux tout à fait?

Claudien ouvrait la bouche pour répondre à cette question par les protestations qu'elle semblait provoquer, lorsqu'il rencontra le regard brillant et interrogateur de Jeanne.

Rapide comme un éclair, saisissante comme un frisson, passa en lui l'amère révélation de son engourdissement moral. Et ce n'était pas la première fois qu'il entendait en lui ces appels souverains de sa conscience.

Enivré de la possession de cette femme jeune, belle, exquise de distinction dans sa taille, dans son visage, exhalant le délicieux parfum de femme du monde et d'aristocratie même au milieu du plus voluptueux abandon, Claudien laissait passer les heures et les jours, plongé dans une torpeur léthargique.

Depuis six mois, il se donnait tout entier à d'énervantes sensations : il n'osait envisager l'avenir, et détournait avec terreur ses pensées du présent.

Jeanne était aussi faible que lui. Elle l'aimait trop cependant pour ne pas s'inquiéter sérieusement de son avenir, et elle se promettait chaque jour de lui aider à ouvrir les yeux. Mais une fois auprès de lui, elle n'avait plus le courage d'assombrir ce bonheur rayonnant. Les nécessités de sa position lui laissaient à peine quelques rares instants pour voir Claudien, et ces instants bien courts étaient dévorés par les longues caresses, les mots à voix basse, et toutes les adorables niaiseries du tête-à-tête.

Jeanne était d'ailleurs plus sérieusement encore préoccupée par une autre pensée :

— Je te demande si tu es heureux, lui dit-elle, parce qu'il y a en moi des désirs qui surpassent encore mon bonheur. Sais-tu, Claudien, que lorsqu'une femme n'a pas d'avance calculé froidement sa chute ; lorsque, comme moi, il a fallu, pour la faire céder, un immense amour et une minute d'égarement, sais-tu qu'elle compte sur une somme de chagrins et de misères ; qu'elle l'espère presque, peut-être pour y trouver l'oubli ou l'expiation de sa faute ! Depuis six mois, l'air calme et confiant de

M. Regis est mon plus grand supplice. Lorsque je le vois me parler avec un sourire bienveillant, je me prends à songer qu'une vie à nous deux, rien qu'à nous deux, Claudien, serait un paradis.

Claudien, sérieux, la regardait parler. Il ne répondit pas.

— Oui, continua-t-elle, une existence dans laquelle personne ne pourrait plus se placer en tiers ; moi, ta femme, près de toi, tous les jours, à toute heure, n'interrompant plus nos paroles ou nos rêveries pour consulter la pendule, à cent lieues, à mille lieues de Paris...

— Y penses-tu ! dit Claudien effrayé et stupéfait. Que dirait-on de toi?

Jeanne releva la tête et reprit avec mélancolie :

— Tu as raison, Claudien. C'est moi qui ai tort de venir te débiter toutes les folles idées qui me passent par la tête... Mais je ne sais, j'ai peur... Il me semble qu'un malheur va nous frapper. Le départ de M. Regis m'avait rendu quelque tranquillité ; quand je l'ai revu, je me suis cruâ devant mon juge. Depuis deux jours,

il me semble le voir plus sombre qu'à l'ordinaire; je tremble en le regardant... Il ignore tout, j'en suis sûre, et pourtant... Tiens, maintenant, je me sens défaillir à l'idée qu'une fuite pourrait être nécessaire, moi qui te parlais tout à l'heure d'aller vivre en pays étranger. Tu vois que je suis folle et qu'il ne faut pas prendre au sérieux mes divagations!

Claudien se taisait. Ces idées de fuite possible, nécessaire, traînant inévitablement à sa suite la misère pour tous deux, ces idées assombrissaient son front.

Pour la première fois s'offrait à lui cette pensée : vivre avec Jeanne, la soutenir et la défendre! et il osait à peine s'avouer qu'il doutait de lui-même devant cette tâche : son courage était moins grand que son amour.

Le silence qui régna quelques minutes permit tout à coup d'entendre un bruit de pas dans l'escalier :

— Quelqu'un monte! dit Jeanne effrayée.

— Oh! reprit Claudien avec indifférence, un pas lent et calme qui ne cherche même pas à se dissimuler. N'aie donc pas peur,

— Mon ami, il est tard, et je ne suis pas tranquille.

En disant ces mots, Jeanne posait son chapeau sur sa tête et ramenait sur ses tempes et ses joues les boucles de ses cheveux. Tout à coup elle tressaillit et resta immobile au milieu d'un geste commencé...

L'homme dont les pas s'étaient fait entendre venait de s'arrêter sur le palier, et bientôt un coup de sonnette annonça à Jeanne que ses pressentiments ne l'avaient pas trompée, et que cette visite était bien pour Claudien. Elle lui jeta un regard de détresse qui semblait dire :

— Vois-tu que j'avais raison ?

Claudien, souriant de sa frayeur, lui indiqua par un geste un petit cabinet où elle s'enferma, et lorsqu'il se fut assuré d'un coup d'œil circulaire que rien ne pouvait trahir la présence d'une femme, il fit jouer le pêne de la porte d'entrée, en s'étudiant à donner à sa physionomie une expression de mauvaise humeur.

Mais quelque soin qu'il eût pris de se composer un visage capable de faire reculer le plus intrépide visiteur, il ne put conserver ce mas-

que quand il se trouva face à face avec l'homme qui avait sonné.

Claudien recula d'un pas et s'appuya des deux mains sur un guéridon.

L'inconnu restait sur le seuil.

— Est-ce que tu ne me reconnais pas, Claudien? dit-il avec une simplicité affectueuse.

— Si, vraiment, répondit Claudien, reprenant peu à peu son sang-froid; mais l'étonnement... Il est si extraordinaire de vous voir à Paris...

Et il s'approcha enfin pour presser la main que l'étranger lui tendait avec une cordialité calme et touchante; puis avec l'assurance embarrassée d'un homme ivre qui veut conserver une contenance digne, il fit rouler bruyamment deux fauteuils et dit :

— Asseyons-nous, Armand.

Armand était un homme de petite taille. Son costume, d'une simplicité puritaine, peu soucieuse de suivre le corps dans ses formes, s'adaptait mal à un buste et à des membres grêles.

Le visage d'Armand, maigre et souffreteux, semblait porter ce signe caractéristique de misère chlorotique que conservent en grandissant les enfants étiolés dans l'air raréfié des mines et les travaux des manufactures. Cette expression de douleur continuelle, causée peut-être aussi par un chagrin secret et profond, donnait à ses yeux d'un gris clair une mélancolie douce et grave. Son front bas et presque vertical indiquait à l'observation une conception droite et comme inflexible. Il semblait que les rides qui le sillonnaient avaient seules déprimé et rétréci ce front ombré et terreux. Sur sa tête énorme, ses cheveux, d'un noir douteux, étaient rares et clair-semés. Ses mains épaisses, aux doigts courts, se cachaient à moitié sous la manche de l'habit.

Armand avait trente ans à peine, et on lui en eût donné plus de quarante; mais trente années encore pouvaient passer sur lui sans laisser de traces.

— Asseyons-nous, dit-il, et causons vite ; car je serai probablement forcé de retourner ce soir à Moulins.

Claudien se sentit heureux de cette nouvelle.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivé? reprit-il presque aussitôt.

— Depuis hier. Mais ne perdons pas de temps, frère : causons de toi. Pourquoi ne m'as-tu donc pas parlé de ton changement de domicile?

— C'est que je n'étais pas bien sûr de rester longtemps ici, et...

Armand considérait avec étonnement la chambre où il se trouvait.

Claudien, qui s'en aperçut, comprit que sa réponse n'était plus que d'un médiocre intérêt devant ce que cet examen pouvait soulever de tempêtes.

Néanmoins, Armand reprit avec la satisfaction d'un homme à qui on vient de donner le mot d'une énigme :

— Ah! tu n'es pas chez toi! Tu dois être mieux ici pour travailler que dans l'horrible grenier où je suis allé te chercher ce matin.

— C'est là qu'on vous a donné mon adresse?

— Oui... mais je n'ai pu m'expliquer l'embarras qu'ont causé mes questions à tes amis,

— Oh! mes amis! dit Claudien du bout des lèvres, et avec un sourire légèrement dédaigneux.

— C'est un grand jeune homme dont le visage amaigri est couvert de barbe, qui m'a répondu. Il semblait d'abord me regarder avec méfiance; puis, lorsque je lui ai dit que j'arrivais de Moulins, il a consenti à me dire enfin où je pourrais te trouver; mais il paraissait gêné...

— Est-ce qu'il n'était pas seul dans la mansarde? demanda vivement Claudien.

— Non; il y avait un autre jeune homme qui fumait, et qui est parti dès que je suis arrivé, pour aller, a-t-il dit, je crois, à un atelier.

Claudien respira.

Beauplaisir ne s'était pas trouvé là quand Grouard avait donné son adresse.

Claudien redoutait surtout Beauplaisir. La réponse d'Armand le tranquillisa.

Il ignorait que Beauplaisir était au fait des moindres détails de sa nouvelle existence, et qu'il savait depuis longtemps où il pourrait le trouver quand il le faudrait.

— Je n'avais pas dit mon adresse à tout le

monde, dit Claudien. Vous comprenez : je désirais travailler ici, à mon aise, n'être pas dérangé, et cependant je voulais que vos lettres me parvinssent...

— Et quel est le nouveau genre de travail que tu as adopté?

— Oh! un genre de travail dont on ne peut se former une idée en province, répondit Claudien avec un ton léger de supériorité. Cela rentre toujours dans la littérature.

— Et où cela doit-il te mener?

Cette dernière question qui n'avait rien d'ironique était dictée par un intérêt si affectueux, que Claudien se sentit mal à l'aise pour y répondre.

— Mon but, dit-il enfin, quoique bien dessiné dans mon esprit, peut paraître un peu vague à qui ne le voit pas de mon point de vue. Il serait trop long de vous expliquer cela.

Armand sourit.

— Tu me juges mal, dit-il. Depuis que nous nous sommes vus, j'ai plus exercé mon intelligence que mes bras, et je crois qu'aujourd'hui l'ouvrier Armand pourrait te comprendre.

Qu'importe! Je ne veux point t'arracher ton secret. Tu as l'espoir de réussir : cela suffit pour me tranquilliser. Mais au moins ton travail te rapporte-t-il de quoi vivre?

— Non, pas encore, répondit Claudien, mais bientôt, je l'espère...

— Écoute, dit Armand; je ne suis pas fâché que tu n'habites plus dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais avec ces jeunes gens que tu sembles ne pas aimer beaucoup...

— Je n'ai pas dit cela, Armand, interrompit Claudien, qui ne pouvait oublier le fraternel partage du modique revenu d'Éleuthère; ce sont de bons garçons, mais je voulais m'isoler.

— Je te comprends. D'ailleurs il doit y avoir dans ce tableau de misère quelque chose de décourageant pour l'homme qui travaille. Mais si tu ne peux encore gagner assez pour suffire à tes besoins, tu dois aussi être gêné, contraint, dans la société d'un ami plus riche que toi. Nous pouvons faire autrement. Depuis que je t'ai écrit, ma position a changé... Je ne suis pas bien riche, mais à présent tu peux puiser dans ma bourse sans craindre de me gêner. Nous

allons louer une chambre plus modeste que celle-ci, mais où tu seras chez toi; avec peu d'argent nous la meublerons des choses indispensables, et tu ne dépendras plus de personne.

— Mais, vous vous méprenez... je suis ici... seul!...

Claudien en faisant cette réponse était devenu pâle et sa voix tremblait. Capable plus que tout autre d'analyser sans passion le caractère d'un homme, il avait depuis longtemps apprécié l'inconnu qu'il appelait son frère. Les rapports entre eux avaient pourtant dû être rares, car ce lien qui les unissait semblait avoir quelque chose de mystérieux et de fatal, mais ils avaient suffi à Claudien pour juger cette âme bonne jusqu'à la simplicité, mais, aussi, austère jusqu'à être inflexible.

Jamais Claudien ne s'était trouvé dans quelque embarras sans songer aussitôt à réclamer de son frère aide et secours; mais jamais aussi il n'avait vu Armand venir à lui sans scruter instinctivement sa propre conduite. Il savait que cet homme n'avait jamais reculé devant

une vérité, quelle qu'elle fût : c'était, en un mot, sa conscience faite chair.

Claudien avait eu quelques moments la pensée de laisser Armand dans son erreur. Mais il ne pouvait accepter la nouvelle offre de celui qui lui avait déjà tant donné. Ensuite, cette autorité qui lui pesait, bien qu'il ne l'avouât pas, c'eût été la reconnaître que de mentir pour s'y soustraire.

Jeanne était là, elle entendait tout. Pouvait-elle être témoin d'une semblable lâcheté?

Armand, pour toute réponse, recommença l'examen de l'élégant mobilier, mais avec lenteur, comme s'il eût voulu faire l'estimation de chaque objet; puis, sans que sa voix subît la moindre altération, sans changer de visage ni de posture, il dit à Claudien :

— Tout cela est à toi?

— Oui, répondit bravement Claudien décidé à accepter la lutte.

— Mais si tu gagnes si peu d'argent...

— Mon Dieu! je ne l'ai pas acheté : on me l'a donné.

— Donné!

— Oui, donné. Mais voilà bien des questions...

— Si tu crois n'avoir pas besoin d'y répondre, tant mieux! reprit Armand, n'en parlons plus... Adieu, Claudien, je te jure que, si tu ne me rappelles pas, je m'en irai le cœur vide de colère ou de soupçons.

Et Armand tendait la main à son frère, et se dirigeait vers la porte.

Claudien se trouvait petit en face de cette belle et simple confiance, son orgueil se révolta à l'idée d'en abuser. Il arrêta Armand par le bras.

— Oui, lui dit-il vivement, cet appartement, ces meubles, et jusqu'à ces habits, m'ont été donnés, et donnés par une femme! Je le cacherais à tout autre qu'à vous, parce que tout autre que vous ne saurait comprendre tout ce qu'il y a de pur et saint attachement entre cette femme et moi. Un autre que vous, Armand, ne peut me connaître comme vous me connaissez. Je me suis trouvé au monde seul et dénué de toute espèce d'affection, aussi bien que de fortune...

— Tu ne me comptes pas!

— Si; vous m'aimez, je le sais, et c'est pour cela que vous seul pouvez me comprendre. J'étais séparé de vous, Armand. Il fallait à mon ambition, alors démesurée, un vaste théâtre comme Paris. Tant que l'ambition m'est restée, c'était bien. Mais quand elle fut éteinte, quand le découragement l'eut tuée, je me trouvai chétif et perdu dans cette fourmilière. Votre amitié est venue là bien à point pour me soutenir; mais on arrive à un âge où l'amitié ne suffit plus, ou trop souvent même elle est à peine possible. Cet âge est venu pour moi. J'avais le cœur trop vaste pour qu'il pût rester vide. Que me restait-il? L'amour, un amour saint et profond, qui fût à la fois le but et les moyens de mon avenir. Cet amour, je l'ai trouvé. Mais un pareil sentiment est-il donc si commun, si bien dépendant de la volonté, qu'on puisse s'arrêter à choisir? Non, Armand, ne le croyez pas. J'aime cette femme comme je n'ai jamais aimé, comme je n'aimerai jamais : je l'aime encore de l'amour qu'elle a pour moi. Devais-je la repousser parce qu'elle est riche, elle qui, pour venir à moi, a traversé tout cet abîme qui

sépare l'extrême opulence de la plus hideuse misère? C'eût été de l'ingratitude et de la folie.

— Et si elle t'aimait ainsi, qu'avait-elle besoin de t'enrichir?

— Armand, soyez sévère, mais soyez bon comme vous l'avez toujours été, et surtout soyez juste envers elle et envers moi. Il y a dans la vie des nécessités qu'il faut subir. Ce n'est pas pour moi qu'elle a meublé cet appartement, c'est pour nous deux : nous ne pouvions nous voir dans la rue. Pour elle-même, je ne pouvais, moi, habillé le plus souvent comme le dernier des vagabonds, saluer seulement, sans la compromettre, une femme dont la toilette est élégante.

— Claudien, ne raisonne pas ainsi, dit Armand avec douleur. Toute honte peut avoir son prétexte et son excuse. Que dirais-tu d'une fille qui pour enrichir sa mère se ferait courtisane?

— Je vous parle comme à un frère, Armand, dit Claudien avec une rage concentrée, et vous me répondez en juge d'instruction. Mais vous-même, est-ce que c'est la morale écrite, le code

que vous proposez comme règle de conduite? Est-ce que votre caractère droit et énergique ne repousse pas toujours toute prévention? N'écartez-vous pas de votre route ce que le monde a entassé de maximes faites et de préjugés comme entrave à tout ce qui existe ici-bas de grand, de noble, de généreux? Eh bien, notre amour est ainsi : il est né en dehors de toutes convenances sociales, mais il est nécessaire à notre existence, à notre bonheur. Pour lui, nous foulerons aux pieds toute vaine loi du monde, car nous avons en nous la conscience de sa pureté. Ah! si l'un de nous avait calculé, moi ce que je pouvais recevoir, elle ce qu'elle pouvait me donner, là serait la honte! La sincérité de notre amour purifie tout, notre dévouement est mutuel. J'ai fait plus cent fois pour elle en acceptant, qu'elle n'a fait pour moi en me donnant; Armand, vous n'avez d'armes contre nous que ces étroits préjugés que vous méprisez vous-même!

Armand hocha la tête. Son regard tombait sur Claudien plus triste que courroucé. On aurait reconnu dans ses yeux la pénible compas-

sion avec laquelle le médecin contemple le malade qu'il a condamné.

— Tu plaides, mon pauvre enfant, lui dit-il. Je ne suis guère en état de répondre à tout cela. Moi, vois-tu, à ta place, j'aurais aimé cette femme dans ma mansarde.

Claudien fit un signe d'impatience.

— J'aurais été à nos rendez-vous avec mes habits troués... C'est ce préjugé-là que j'aurais voulu fouler aux pieds... avant l'autre !... Écoute, Claudien, je crois entrevoir dans tout cela une triste vérité que tu m'as cachée. Tu me trompais : tu n'as jamais rien fait à Paris.

Claudien baissa la tête...

— Et tu n'y feras jamais rien. Il faut venir à Moulins avec moi ; je ne peux pas te laisser ici. Tu auras près de moi l'aisance et le bien-être, l'indépendance, l'estime de toi-même et l'affection de ton frère. Tu disais tout à l'heure que ton amour t'avait purifié. Pauvre ami !... il n'y a que le travail pour cela. Tu dois avoir besoin de te réhabiliter à tes propres yeux. Tu veux écrire : eh bien, si tu as vraiment du génie, tu

seras là-bas comme à Paris. Il faut partir aujourd'hui même.

— Vous n'avez pas aimé, reprit Claudien avec passion. Vous ne pouvez comprendre que cette femme est mon ange gardien, qu'en elle est tout mon courage, qu'elle m'aime pour moi, qu'elle me presse de me faire un avenir...

— Et que ne l'épouses-tu? dit simplement Armand.

— Mais elle n'est pas libre... Oh! sans cela!...

Claudien ne put continuer : involontairement sa bouche se ferma et ses yeux se baissèrent devant le regard fixe et indigné de son frère.

— Mariée! s'écria celui-ci.

Puis il traversa la chambre, prit son chapeau, en ajoutant :

— Alors, c'est l'argent de son mari qu'elle te donne?

— Au nom du ciel, ne parlez pas ainsi! dit Claudien avec une colère suppliante, mais terrible.

Armand en prenant son chapeau vit sur la cheminée une paire de gants qui ne pouvaient appartenir qu'a une femme. Il surprit au même

instant le regard plein d'angoisses que Claudien jetait sur la porte par laquelle Jeanne avait disparu.

Quelque ignorant qu'il fût en ces matières, Armand comprit qu'il n'était pas seul avec son frère.

— Écoute, lui dit-il en s'efforçant de vaincre son émotion, vous marchez, cette femme et toi, dans une route déplorable, au bout de laquelle il n'y a pour tous deux que honte et misère. Si tu aimes cette femme pour elle même, songe que tu lui fais trahir le plus saint, le plus nécessaire des devoirs de la femme. Pense que tôt ou tard elle se méprisera, car elle se déshonore en te déshonorant, et elle te méprisera toi-même.

— Elle, me déshonorer ! Non, non ; pas plus qu'elle n'est déshonorée, elle, la pauvre femme, mariée à un homme qui l'a prise comme on acquiert un cheval ou une maison... Allons donc !... C'est à mes yeux qu'elle serait méprisable si elle pouvait aimer cet homme, lier son cœur qui vit à ce honteux cadavre.

— Malheureux! reprit Armand, mais cet

homme peut venir te dire : Vous me volez ma femme et mon or!

Claudien tremblait de tout son corps. Il fit un immense effort sur lui-même :

— Armand, dit-il, je ne veux pas que vous emportiez de moi une pareille idée! Je vous ai expliqué ce que j'avais été contraint, pour Jeanne elle-même, d'accepter... Mais savez-vous quel est le premier chagrin que j'ai causé à cette femme? Et cependant je donnerais tout mon sang pour lui éviter une larme! Il y a six mois de cela, au moment où elle faisait à notre amour le plus grand des sacrifices... j'étais à peine convalescent d'une affreuse maladie, j'étais sans pain, faible et souffrant encore. Cette femme avait glissé un rouleau d'or dans ma poche, à peine ce qu'elle peut en un mois dépenser pour sa toilette. Mais, là, il ne s'agissait que de moi!... Rien ne me forçait à accepter. J'ai refusé, Armand, j'ai refusé!...

— Oui, répondit Armand avec une ironie sèche ; mais il y a six mois de cela!...

Puis, il ouvrit la porte et descendit pas à pas l'escalier sans détourner la tête.

Claudien, exaspéré par cette réponse et par le regard de pitié méprisante qui l'avait accompagnée, s'élançait pour rejoindre Armand; mais un bruit sourd lui fit détourner les yeux du côté du cabinet.

La porte s'en ouvrit comme poussée avec violence, et le corps roide et inanimé de Jéanne roula dans la chambre.

Claudien se précipita vers elle.

— Je le tuerai, le misérable bâtard! s'écria-t-il avec la rage du désespoir quand il vit le visage pâle et décomposé de Jeanne.

VIII

HISTOIRE D'UN IMPRIMEUR.

Repoussé par madame de Sillerey, Regis avait épousé Jeanne sans amour. Dès que ce mariage lui eut permis de mettre ordre à ses affaires, de dissimuler et de réparer ses pertes énormes, il se rejeta avec une sorte de rage désespérée dans la vie factice qu'il s'était déjà une fois créée ; son cœur avait été brisé sans pitié par la femme qu'il aimait ; son amour pour elle s'était changé en haine. Il n'avait plus que deux pensées qui désormais devaient résumer son existence entière : se venger de celle qui l'avait si cruelle-

ment trompé, accomplir ses rêves ardents d'avenir politique.

Nous avons dit que Beauplaisir et lui s'étaient devinés.

Regis avait pénétré les mystères de l'existence de Beauplaisir; il avait vu en lui un homme intelligent et adroit; il était au fait de ses desseins sur madame de Sillerey, et, chose étrange pour qui n'eût pas connu le fond de l'âme du banquier, il assistait sans envie, calme et indifférent, aux progrès de Beauplaisir auprès de celle qu'il avait aimée. Il avait même, en mainte occasion, donné à Beauplaisir des preuves d'un intérêt amical et flatteur. Celui-ci, qui savait mieux que personne l'histoire de M. Regis avec madame de Sillerey, croyait voir un piége dans chacune des prévenances du banquier, et se tenait sur ses gardes.

Les élections devaient avoir lieu à la fin de l'année.

Les vastes propriétés que M. Regis possédait à Moulins, la haute considération dont il était entouré, lui donnaient dans cet arrondissement de grandes chances de succès. Il résolut d'y

faire un voyage pour prendre une résolution définitive et décider s'il devrait se porter à la candidature, ou attendre encore.

Il offrit à Beauplaisir de l'accompagner.

Beauplaisir fut surpris de cette proposition, mais il l'accepta, et ce fut même avec un certain empressement. Ce voyage servait parfaitement ses desseins.

Il s'éloignait momentanément de madame de Sillerey, qu'il avait adroitement montée au diapason nécessaire, et qu'il devait retrouver à son retour plus rapprochée de l'idée de se donner à lui. L'absence aurait agi en sa faveur.

Il voyait aussi avec satisfaction que le départ de M. Regis allait laisser Jeanne seule, livrée à elle-même. L'isolement devait forcément la rapprocher de Claudien.

C'était enfin une belle occasion pour lui de se faire apprécier comme homme sérieux par le banquier. Cette occasion qui s'offrait d'elle-même, depuis longtemps Beauplaisir la désirait, car il était nécessaire à ses plans que M. Regis pût connaître toute sa valeur et toute sa portée.

Puis, tout en ayant l'air d'aider M. Regis

comme secrétaire officieux, il allait étudier un terrain électoral et apprendre comment se font les députés. Cela pouvait lui éviter un apprentissage difficile, lorsqu'un jour peut-être il lui faudrait se mettre à l'œuvre pour lui-même. Son mariage conclu avec madame de Sillerey devait lui permettre d'aspirer à tout. Beauplaisir voyait de loin.

Il partit donc dans la chaise de poste du banquier.

Nous avons vu qu'une partie des prévisions de Beauplaisir s'était déjà réalisée, lorsque nous avons retrouvé Jeanne et Claudien dans le petit appartement du Marais.

Pendant la route, M. Regis dévoila à Beauplaisir ses plans et ses ressources. Beauplaisir ne savait que penser de toutes ces preuves de confiance. Défiant et soupçonneux par sa position même vis-à-vis du banquier, il ne devinait pas que, dans les vues de celui-ci, il était un auxiliaire et non un ennemi. Il n'avait pu comprendre toute la portée du ressentiment de Regis contre madame de Sillerey et le plan atrocement simple de sa vengeance.

En arrivant à Moulins, M. Regis fit visiter à Beauplaisir ses terres, ses maisons, ses manufactures. Il lui expliqua le parti qu'il avait su tirer des difficultés mêmes d'une position à faire, et lui fit lire dans ces biens, laborieusement amoncelés, toute l'histoire de sa vie.

Beauplaisir s'étonnait de ces combinaisons toutes nouvelles pour lui. Il y avait là un grand enseignement qui ne pouvait manquer de lui servir.

— Voici une de mes fautes, dit M. Regis en lui montrant, dans une des rues de la ville, une maison sombre et noire comme le sont les ateliers. Cette imprimerie m'appartenait, et dans un de ces moments de crise qui forcent un homme à faire feu des quatre fers, comme disent nos paysans...

M. Regis pensait en ce moment à son opération espagnole.

— ... je l'ai vendue, et c'est une bien grande perte. Vous ne connaissez pas la valeur d'une imprimerie dans une ville de province et les puissantes ressources qu'on en peut tirer.

— Mais, répondit Beauplaisir, ce n'est pas là, ce me semble, un mal irréparable. Vous pouvez la racheter.

— Non, dit le banquier ; ceux à qui elle appartient aujourd'hui ne s'en dessaisiront pas. Si l'homme qui la dirige le voulait, pourtant... Mais j'ai essayé, et je n'en ai rien pu tirer. C'est un singulier personnage que cet homme, et une curieuse étude à faire. Vous le connaîtrez au reste, car j'ai besoin de le voir. Il a été ouvrier chez moi, et aujourd'hui peut-être ma candidature dépend-elle de lui.

Le lendemain, Beauplaisir, déjeunait avec M. Regis.

On annonça M. Louis Armand.

— C'est l'homme dont je vous parlais hier, dit le banquier. Faites entrer.

Armand salua M. Regis avec une certaine gaucherie qui n'était pas sans noblesse. Il en reçut l'accueil d'une familiarité flatteuse, et refusa de se mettre à table.

— Je venais pour parler d'affaires, dit-il en regardant Beauplaisir.

— Vous pouvez tout dire devant monsieur,

mon cher monsieur Armand, répondit le banquier.

— L'imprimerie que nous vous avons achetée marche bien, monsieur Regis, reprit Armand. J'ai pensé cependant que les rapports en pourraient être plus considérables. Mes associés et moi nous voulons étendre nos opérations. Ce qui nous a arrêtés jusqu'ici, c'est la difficulté de se procurer, comme on le désirerait, certaines matières premières. Dans une ville comme la nôtre, il y a des industries qui sont forcément monopolisées, et il en est d'autres qui souffrent par contre-coup du monopole. Nous sommes dans ce cas. Aujourd'hui, par exemple, nous sommes forcés de passer par vos mains, monsieur Regis, lorsque nous avons besoin de papier. C'est pour cela que nous avons pensé à acheter votre fabrique de papiers, et je suis venu vous exposer nos propositions.

— Quels ambitieux vous êtes, messieurs ! dit Regis en souriant ; une imprimerie d'abord, une papeterie ensuite. Vous voulez donc faire de Moulins un second centre intellectuel ?

— Nous ne sommes pas des ambitieux, répon-

dit Armand avec gravité. Nous ne voulons rien qui ne soit légitime.

— Sans doute, dit le banquier, sans doute. Eh bien, mon cher monsieur Armand, je réfléchirai, et nous reparlerons de cela.

Armand se leva pour sortir.

Beauplaisir l'avait examiné pendant cette courte conversation. Il n'avait trouvé en lui qu'un homme fort ordinaire, et il s'était attendu à autre chose, d'après ce que lui avait dit M. Regis.

Il était même surpris de l'estime singulière que le banquier paraissait avoir pour un homme qui venait d'exposer, avec une naïveté si maladroite, le but d'une entrevue importante, d'une visite d'affaires.

Au même instant, et comme pour répondre à sa pensée, Armand reprit en s'adressant à M. Regis :

— Au reste, s'il ne vous convenait pas, monsieur, de vous dessaisir de votre fabrique, et vous savez que c'est nous, en grande partie, qui la faisons vivre, comme nos besoins sont urgents, nous prendrions le parti d'en monter

une autre nous-mêmes. Je crois devoir vous en avertir loyalement, car ce serait une concurrence fâcheuse, et, personnellement, je ferai tout pour qu'il soit pris un autre moyen. Nous sommes disposés à céder tout ce que vous pourrez demander avec justice.

Il salua et partit.

— Eh bien? dit à Beauplaisir M. Regis.

— Eh bien, dit Beauplaisir, qu'allez-vous faire?

— Je leur vendrai tout ce qu'ils voudront, répondit le banquier.

— Mais vous regrettiez déjà de vous être dépossédé de votre imprimerie. Vous leur donnez de nouvelles armes.

— Nous avons pensé à tout cela, dit Regis avec satisfaction. Ils parlent de concurrence, et ils ne se doutent pas que d'un jour à l'autre, quand cela me sera nécessaire, j'élève à Moulins, en face d'eux, une imprimerie forte trois fois comme la leur. Je les écraserai quand je voudrai : j'ai les reins plus forts qu'eux Je peux leur vendre ma fabrique ; c'est de l'enfantillage et je les laisse s'amuser à cela. Et puis, je vous

l'ai dit, j'ai besoin de cet Armand et il faut que je le ménage. Je le fais appeler demain pour lui rendre une réponse affirmative, et je l'emmène avec nous à Paris où sont les titres de propriété et où se conclura la vente. Quand il sera là-bas, nous le tiendrons!

Ici, M. Regis se trompait. C'est qu'il connaissait mal l'histoire d'Armand.

Armand avait été élevé comme orphelin à l'hospice de Moulins. Il quitta l'hospice à l'âge de douze ans et entra comme apprenti dans une fonderie appartenant à M. Regis.

A cette époque, M. Regis mettait déjà en œuvre son système financier de groupement et de concentration. Il agrandissait et étendait ses propriétés dans l'Allier. Il joignit bientôt une imprimerie à sa fabrique.

Armand, qui s'était appris seul à lire et à écrire, obtint de passer à l'imprimerie pour s'essayer dans la composition.

En même temps que, par un travail soutenu et grâce à son intelligence pratique, il devenait un des meilleurs ouvriers de l'atelier, il utilisait ses veilles et ses moindres instants à acquérir

les connaissances qui lui manquaient. Il y avait chez Armand un amour presque fanatique pour le travail.

C'était un de ces caractères si heureusement doués, si bons, si simples, que chacun, sauf quelques bien rares natures, instinctivement mauvaises, leur pardonne toute supériorité. Il y avait en lui des dons inappréciables et rarement réunis. Ainsi cette inépuisable bonté qui faisait l'un des plus beaux côtés, l'une des bases les plus remarquables du caractère d'Armand, avait, dans sa douceur et ses tendresses, quelque chose de calme, de réfléchi, presque de sévère. Elle n'allait en rien à l'étourdie, elle n'allait au-devant de rien ; mais on la trouvait toujours là, veillant, la main ouverte.

Dans cette sagesse discrète, conservant son trésor toujours plein et inaltérable, était peut-être le charme tout-puissant qui attirait invinciblement vers Armand.

Nul autre qu'Armand et Claudien ne connaissait ce qu'ils étaient l'un pour l'autre et le lien mystérieux qui les unissait. On ne savait à Ar-

mand ni parents, ni famille. On ne lui avait même jamais connu aucune préférence d'affection pour quelqu'un de ses camarades d'atelier, aucune amitié spéciale, rien qui ressemblât à une liaison. Ce fait, qui pourrait paraître étrange, était logique et nécessaire dans Armand.

Ainsi que la loi sacrée prescrit le célibat au prêtre, il semblait que cet épanchement, cette fécondité d'amour avaient besoin de se concentrer en eux-mêmes et n'en débordaient que plus largement.

Sans qu'il s'en doutât, Armand se créait peu à peu par cette sagesse chaste une grande puissance. Il inspirait autour de lui une confiance, un dévouement profond. Il s'était fait sans le vouloir cette influence sur des intelligences à peine secondaires, souvent même sur des instincts grossiers et inintelligents. On l'aimait avec ferveur, on le respectait presque religieusement.

Il ne s'étonna pas en se découvrant cette puissance, et il la découvrit dès qu'elle lui fut venue, car il avait plus que de la modestie, il avait de la simplicité. Il se servit de ce pouvoir pour

ceux-là mêmes qui le lui avaient décerné. Sa haute raison, fécondée par les jours et par les heures, s'éleva à l'intelligence de tous les besoins, de toutes les idées.

Ses idées, qu'il répandait en chaleureux rayons autour de lui, s'étendirent avec un singulier bonheur. Cette victoire peut s'expliquer : l'application déterminait et pour ainsi dire formulait la théorie.

Armand prêchait aussi avec la langue la plus éloquente : l'exemple.

Tout en lui était incompatible avec le caractère de chef de parti ; il y avait plutôt du chef de secte.

Bientôt se groupa autour de lui une association morale, corps d'élite de travailleurs, fils conducteurs de ses idées. Ces idées s'étendirent bientôt au delà du premier cercle par de progressives ramifications, et bientôt Armand, l'orphelin abandonné, l'apprenti compositeur, ouvrier, puis chef d'atelier, devint le centre générateur d'une grande communauté de pensées.

Par ses soins, des sommes furent prélevées

sur les salaires et réunies dans une caisse commune de secours. Elles atteignirent, au bout d'un temps prévu, un chiffre qui permit de donner suite à l'idée depuis longtemps conçue par Armand d'acheter à M. Regis son imprimerie et de la constituer en propriété commune aux acquéreurs.

Les circonstances le servirent heureusement cette fois, lui qui avait toujours été obligé de lutter contre elles et de les dompter. C'était quelque temps avant le mariage de M. Regis, dans un moment où il cherchait à réaliser ce qui était resté sain et sauf de ses biens, pour sauver sa fortune si gravement compromise.

La proposition des imprimeurs réunis fut pour lui un coup de bonheur, et la négociation ne fut pas longtemps à s'accomplir.

Administrée par un chef intelligent, exploitée à moins de frais par des ouvriers intéressés à son succès, l'imprimerie entra dans une voie plus large et plus féconde. Elle fit bientôt une si rude concurrence aux autres imprimeries de Moulins, que, vaincus, plusieurs imprimeurs demandèrent de se joindre à l'association. Ils

furent accueillis avec joie par les ouvriers, fiers de leur succès. Un traité fut conclu, et Armand se trouva à la tête de cette vaste entreprise. Il avait voulu refuser par modestie et par défiance de ses forces, mais les ouvriers, qui l'avaient vu à l'œuvre, le forcèrent à accepter.

La société voit quelquefois s'élever de ses derniers rangs des hommes d'énergie et de volonté, qu'un sens droit, une intelligence native, font dominer les circonstances et conduisent à la plus haute fortune.

Armand avait été un de ces élus. Semblable à ces esprits vigoureux qui, par la route du bien et de la vérité, marchent sans hésitation jusqu'aux dernières limites, il n'était pas de ceux qui se reposent avec complaisance sur une œuvre encore imparfaite.

Il ne pouvait, malgré sa modestie, ne pas voir le bien qu'il avait fait autour de lui. Il n'avait pas édifié sur des ruines.

Les moyens de sa fortune avaient été non des instruments sacrifiés, mais des agents rendus par lui intelligents et libres, émancipés, rachetés par lui de l'esclavage du salaire, affranchis

de la misère et des maux qu'elle traîne à sa suite. Il leur avait donné la propriété.

Doué de la logique inflexible de la justice et du cœur, Armand avait conçu un large et vivifiant système, utopie sérieuse et réalisable, de tolérance, de paix, de travail, de charité et de résignation. Il s'était dit que, dans le cercle le plus large, une puissance, ayant entre les mains les ressources accumulées d'une grande nation, pourrait réaliser pour des millions d'hommes ce que lui, ouvrier obscur, avec des éléments imparfaits ou contraires, avait pu accomplir avec quelques hommes ouvriers comme lui.

Ces réflexions marquèrent une phase décisive dans la vie d'Armand.

Jusque-là, ses études n'avaient forcément embrassé que les connaissances relatives aux besoins de son œuvre primitive.

Ce jour-là son esprit s'élança avec ardeur à la suite des conceptions généreuses de son cœur. Il voulut étudier le mécanisme de la société, et savoir au juste ce que c'était qu'administration, économie sociale, gouvernement.

Un gouvernement, ainsi qu'il est le plus sou-

vent conçu par les classes inférieures, ne lui était jamais apparu que comme une providence lointaine et mystérieuse, représentée par le souverain ou le magistrat, comme Dieu l'est par le prêtre.

Armand alla plus loin et analysa les nombreuses et importantes questions que soulève la conduite des peuples. Il se rendit compte des systèmes qui en donnent la solution. Il comprit toute l'importance de la science politique, et dit qu'il y avait devoir pour tout homme d'apporter sa pierre au grand édifice.

La conduite passée d'Armand dit assez que l'ordre, le travail, le dévouement, l'intelligence profonde des intérêts généraux étaient les bases de ses convictions, aussi fortes que son caractère, aussi généreuses que son âme. Ses idées répandues trouvèrent d'ardentes sympathies auprès de l'opposition libérale de Moulins.

Armand crut alors le moment venu d'exposer à ses coassociés son projet d'acquérir avec eux l'usine de M. Regis, qui fournissait leur papier. Ce plan présentait des combinaisons successives d'une certaine importance.

Armand voulait arriver, par la propriété première d'un matériel nécessaire, à la création d'un journal, l'organe de ses idées, au chef-lieu même du département.

M. Regis, après un examen approfondi, après avoir fait la statistique de ses forces, reconnut qu'il avait besoin du secours d'Armand plus encore qu'il ne l'avait d'abord supposé.

La puissance morale de l'ouvrier imprimeur était immense sur les électeurs de second ordre et les petits propriétaires.

Le banqnier vit clairement qu'il ne pouvait rien faire sans lui.

Il connaissait vaguement les opinions radicales d'Armand, et résolut de les vaincre à tout prix ou de dérouter ses répugnances. Il comptait apprivoiser, par ses caresses, cette nature froide et rude.

Il y avait nécessité, pour les affaires de la société des imprimeurs, qu'Armand allât à Paris.

Un autre motif le poussait à faire ce voyage ; il n'avait pas reçu depuis longtemps des nouvelles de Claudien, et il éprouvait le besoin de se tranquilliser en le voyant.

Il accepta donc une place dans la voiture de M. Regis, et ils partirent avec Beauplaisir.

Beauplaisir poursuivait le cours de ses observations.

FIN DU TOME PREMIER.